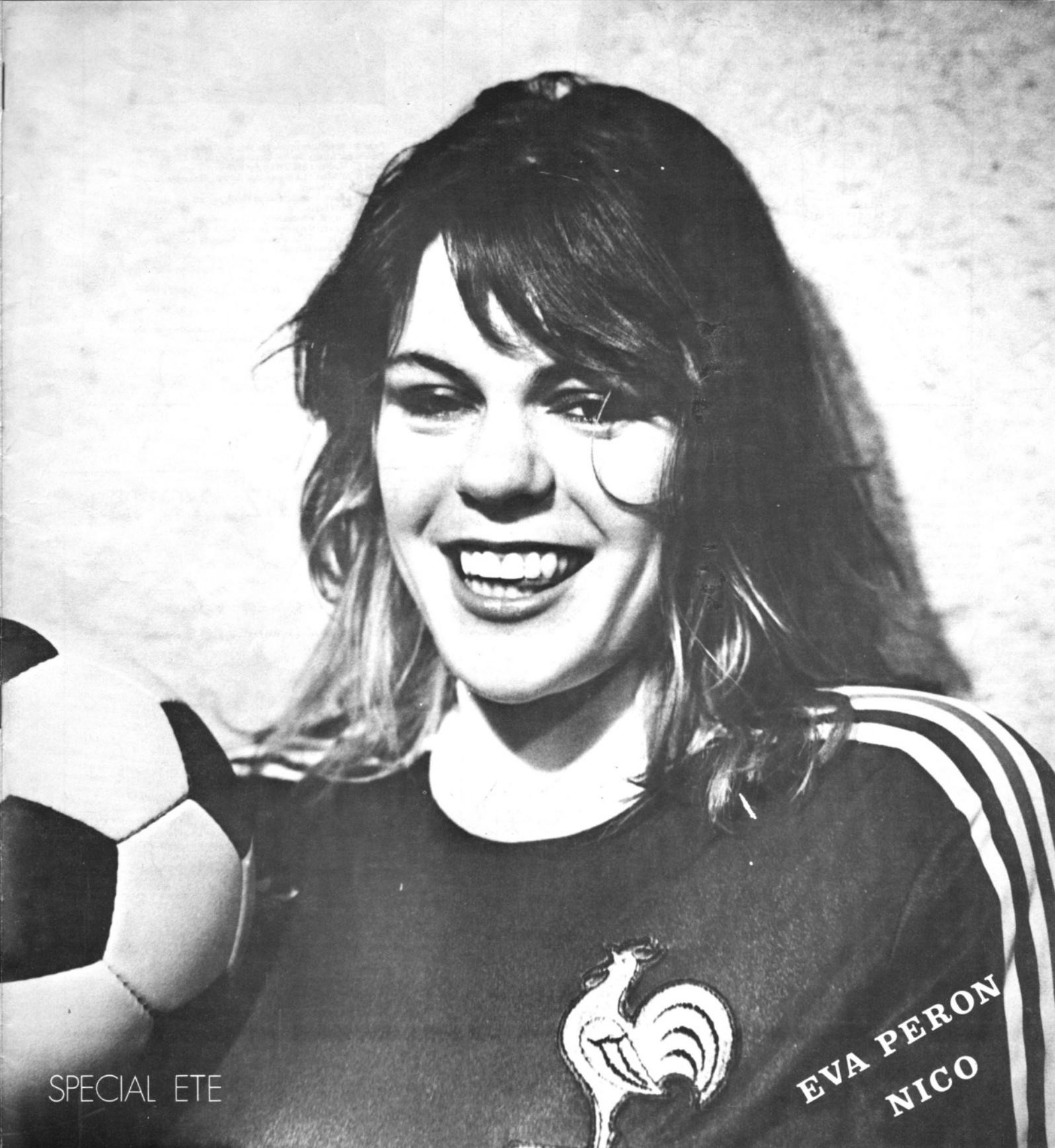


AMIR

comme les suettes

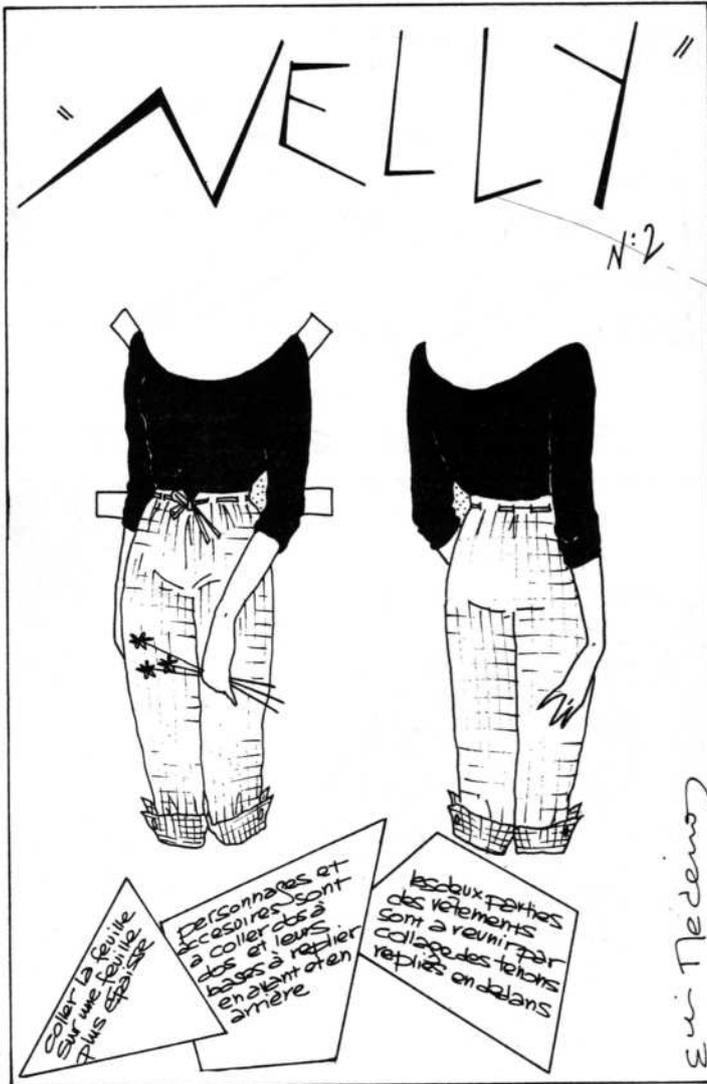
MAGAZINE BIMENSUEL N° 7

SAMEDI 24 JUIN - 5 F



SPECIAL ETE

EVA PERON
NICO



DU CÔTÉ DE... NOS AMIS LES BÊTES

Quelle triste banalité que ces gens qui se contentent de végéter au milieu de chats, chiens, vaches, alors qu'il est si facile d'élever chez soi un petit serpent. Cet animal est en soi une invite à l'évasion et lorsqu'il se glisse dans le col de votre facteur ou du voisin venu vous rendre visite, il les fait participer à votre voyage. L'Afrique, l'Asie, la jungle, tout cela brusquement en train d'envahir votre HLM!

C'est pour vous faire rejoindre les 50.000 propriétaires de serpents que nous publions ces conseils. Sachez qu'à Paris, un millier de foyers possèdent déjà leur serpent. Alors, pourquoi pas vous ?

Le petit coin du serpent

Le serpent a besoin d'une température oscillant entre 20 et 30 degrés. Aussi, il faut que vous aménagiez pour lui, en hiver, son gîte : le TERRARIUM. Pour les serpents imposants de taille, la vitre du terrarium doit être très épaisse, car leur force conjuguée à l'étroitesse du lieu, peut suffire à briser la glace.

N'oubliez pas l'eau dont il a besoin pour boire et se baigner.

La température du terrarium doit être de 25 à 30 degrés en hiver. Lorsque la saison change et que l'on dépasse les 20 degrés naturellement, vous pouvez laisser le serpent vaquer hors de sa niche.

La santé du serpent

Comme tout un chacun, le serpent est sujet aux mille misères de la vie quotidienne, notamment la plus banale dans nos contrées : le rhume.

Voici ce qui caractérise un serpent enrhumé : visiblement, il ne va pas bien, a des bulles sur le nez et tient sa tête levée. Vous pouvez alors écouter sa respiration en lui ouvrant la gueule. Si celle-ci fait des bruits épouvantablement bizarres, vous avez la confirmation que votre petit serpent préféré a pris froid.

Les soins sont simples : pénicilline (jamais de sulfamides) et teinture d'iode. Pour lui administrer des piqûres, rien de plus facile : soit par la force, soit par la ruse. Vous offrez une souris blanche à votre serpent. Comme il lui faut deux à trois minutes pour avaler, il vous suffit de piquer la souris coincée dans la gueule du petit chéri. Il ingurgitera ainsi son repas de midi et son médicament en même

temps. Inutile d'aller consulter un vétérinaire, ils n'y connaissent rien.

Le coût d'un serpent

Le serpent s'achète au mètre. Cela peut aller de 1.000 à 2.000 francs selon l'espèce. Mais il en existe de plus abordables. Ainsi, vous pouvez vous procurer un python royal de moins d'un mètre pour 200 à 400 francs ; un boa constrictor pour 800 à 1.000 francs ; un python moulure pour 1.000 à 2.000 francs.

Il est inutile de l'acheter déjà long, donc vieux. C'est une dépense inutile. Sachez que si vous acquérez un python royal d'un mètre pour 200 francs, au bout de quatre ans, vous vous retrouverez avec un gentil animal de 4 mètres de long, 40 cms de circonférence, 30 kilos.

Pour vos achats, adressez-vous aux oiselleurs des quais de la Seine, aux zoos et aux éleveurs. Les importations sont malheureusement interdites depuis 1974.

Le mythe du serpent

Les serpents ne sont ni froids ni visqueux. Ils sont comme les caméléons, c'est-à-dire qu'ils s'adaptent à la température ambiante.

Les serpents ne mangeront votre chat que si vous ne lui fournissez pas sa nourriture régulièrement, à base d'oiseaux, de hamsters et de souris VIVANTES. La nourriture ne doit pas dépasser trois fois le volume de la tête du serpent. S'il le refuse, c'est qu'il y a trop... ou pas assez.

Les serpents jouent avec les enfants. Ils circulent dans les appartements sans y faire plus de dégâts qu'un chaton. Leurs lieux préférés sont les radiateurs et les bibliothèques.

Les serpents sont très propres et ne salissent rien.

Conclusion

Et maintenant, si vous voulez en savoir plus, nous vous conseillons le livre de Ronald Pestmal Sainsauveur : « Tout sur les serpents, ou comment élever des serpents chez soi », Editions Guy Authier

sommaire



Page 3 : Actualités musicales : Warm Gun par JCA, Gogo Pigalle par Lucky Striker, Disco par Zozo de Filippi.
Page 4 : Médias : FIEVRES par Sybiline Vierzon.
Page 5 : Médias : La presse, par Johnnu Gueule d'Amour. Photo : PE Vincent.
Page 6 : Teen-beat : Ronnies Hawkins, par PE Vincent, Photos PE Vincent.
Pages 7, 8, 9 : Spectacles : Les Brigades Rouges, par Johnny Gueule d'Amour, photos SIPA-PRESS.
Pages 10, 11 : Tête d'affiche : Amanda Lear, par Luc Lagarde, photos Eurodisc.
Page 12 : Littérature : Copi, par Jean-François Charpin.
Page 13 : Sport : Viva Football, par Sybiline Vierzon, photos SIPA-PRESS.
Pages 14, 15 : La vie de l'atome : Eva Peron, par Elli Medeiros.
Page 16 : Portrait : Nico, une légende parisienne, par Guillaume.
Page 17 : Cinéma : La troisième dimension, par PE Vincent. Dominique Wilm, par Gérard Guégan.
Pages 18, 19 : Cinéma : Lana Turner, par PE Vincent.
Page 20 : Une page pour Arthur Gravan.

Couverture : photo Vincent OSTRIA
Style E. MEDEIROS

ABONNEZ VOUS !

France ,

13 numéros (6 mois) : 60 francs

26 numéros (1 an) : 120 francs

ETRANGER

80 francs

160 francs

Nom Prénom.....

Adresse

..... Code postal

Ci-joint la somme de

ANNIE (Service Abonnements)
22 rue NAD de Lorette Paris
75009

disco

Je vais commencer cette nouvelle rubrique Disco en vous parlant évidemment de Saturday Night Fever. Pas du film, on en parle assez comme ça mais de la musique des Bee Gees qui est excellente. « Night Fever » est un morceau remarquable qui fera danser (et qui le fait déjà !) les fans des boîtes de nuit pendant un bon bout de temps, je pense... On ne s'attend pas à ça de leur part quand on connaît « Massachusetts » et « Holiday ». D'ailleurs ce n'est pas la première de dancing » et « Jive talkin' » datent de plus d'un an. Mais il ne faut pas oublier que Saturday Night Fever n'est pas uniquement Bee Gees ; Tavarès, the Tramps et Yvonne Elliman sont aussi de la partie. L'actualité Disco ne se limite pas à Saturday Night Fever. Il faut absolument parler de ce nouveau groupe noir anglais « Eruption » qui vient de sortir « I can't stand the rain ». La voix rauque de Precious Wilson (et sa beauté !) est tout à fait étonnante et très particulière. C'est un groupe qui risque de faire parler de lui ; les musiciens sont bons et pour un groupe anglais je trouve ça très américain (notez qu'il est numéro un au Hit parade !). A suivre de très près... Continuons en Europe, Boney M a encore frappé : « Rivers of Babylon ». A part « Daddy Cool » et « Ma Baker », ils n'ont plus vraiment fait de bons morceaux mais « Rivers of Babylon » est tout de même pas mal et mérite d'être entendu. Cerone, aussi, vient de sortir un nouveau disque « Give me love », toujours dans le style « Supernature », bien rythmé, bien synthétisé. Cerone continue sur sa lancée ; en tous cas il fait fureur aux USA. Et je crois qu'ici aussi on l'apprécie !

Parlons maintenant d'un nouveau groupe : Voyage. Voyage est français, se compose de deux chanteuses et un chanteur noirs et de musiciens blancs. Ce n'est pas mal, surtout pour des Français, il y a de quoi être étonnés ! Bien sûr ils chantent en anglais et je dois dire que c'est bien Disco ! Leur disque s'appelle « East to West » et espérons que la suite sera aussi bien...

A propos de Français, je me sens quand même obligée de parler des vedettes de variété

qui se sont mises à la Disco. Oserais-je vous parler d'Alexandrie, du défunt CloClo, qui d'ailleurs, s'y était déjà mis avec les « Magnolias » ? Patrick Juvet a fait également un tube Disco : « America » et je ne parlais pas de France Gall bien entendu ! Pour parler encore de variété Disco, il faut, je crois, s'arrêter à la nouvelle version de « Una Lacrima sul Viso » de Bobby Solo. Bobby Solo est un chanteur italien qui fut très en vogue dans les années 60. Depuis pas mal d'années, on n'entendait plus parler de lui, puis voilà qu'il revient en force avec une nouvelle version Disco de son plus grand succès. Cette fois Bobby Solo nous apparaît sous une allure et une voix qui se veut Elvisiaque ! Il faut admettre qu'il a pas mal réussi son coup et que sa rentrée sera très remarquée.

Passons maintenant à des choses plus sérieuses : Diana Ross. Chaque année, régulièrement Diana Ross nous réserve une surprise. Cette année, c'est « Gettin' ready for love ». Une merveille ! Un vieux morceau des Suprêmes renouvelé. Une orchestration superbe et la voix de Diana Ross bien sûr... A acheter immédiatement ! Maintenant venons-en à la reine du Disco telle que l'ont proclamé les Américains : Gloria Gaynor. Il y a quelques années, Gloria avait fait fureur avec « Honey Bee » et « Never can say goodbye » ; c'était une entrée remarquée ! Depuis, elle a fait ses preuves. Que dire de Gloria Gaynor, qu'elle a sorti un nouveau disque, qu'il est formidable, que la pochette est belle et que vous achetez « Never can say goodbye » ou « How high the moon », de toutes façons vous ne vous trompez pas.

Mais à tout cela, je préfère encore Rose Royce, le fameux groupe de Car Wash, film trop méconnu à mon avis. Le morceau « Car Wash » a été un tube, « Do your dance » l'est assu. Bâti sur le même schéma, mais encore plus dansant. D'ailleurs Rose Royce est un groupe qui se trouve plus dans la Soul Music que dans la Disco. Mais la différence est-elle toujours évidente ?

Doris

gogo-pigalle



GOGO-PIGALLE, un groupe qui, à la force du poignet, commence à faire parler de lui et ce n'est que justice. GO-GO-PIGALLE, cinq personnes : Ricky Beaulieu (guitare, chant), Coco Charnel (guitare chœurs), Lindo Vegas (batterie), Ray Deauville (saxophone) et Baron Bonzo (basse).

Ricky Beaulieu, au nom mythique de la scène rock parisienne pour ceux qui se souviennent de son précédent groupe, les STARTERS, qui donnaient plutôt dans le rock-abilly et le son fifties. Coco Charnel vient d'un groupe plus obscur, qui n'est jamais monté sur scène : les MISFITS.

GO-GO PIGALLE est un groupe parisien, c'est-à-dire qu'il ture sa musique de sa vie quotidienne dans la plus belle cité du monde - Paris - en accentuant le côté cliché de cette démarche : les Parisiens vivant en touristes permanents dans leur ville ; Tour Eiffel à la boutonnière, godasses de ritals et tenue maffioso, le Moulin Rouge, Montmartre, les Champs-Élysées, les p'tites femmes de Paris, etc. Dans ce cas, il n'y

a pas contradiction dans le fait qu'ils se revendiquent groupe parisien et - same old story - qu'ils chantent en anglais : l'anglais, c'est bien connu, est une langue internationale ; GO-GO-PIGALLE, le nom s'imposait de lui-même. « Could you show me the way to the Eiffel Tower ? »

Sur bande comme sur scène, le son du groupe est plutôt mid-sixties, influencé autant par les Kinks que par le Velvet Underground, ce qui ne signifie en aucun cas qu'ils ne font qu'un vulgaire plagiat. Non, leur son est original et très personnel. Des morceaux simples, carrés, où l'énergie ne fait jamais défaut.

Pour finir, sachez que les GO-GO-PIGALLE joueront au Café de la Gare les 29 et 30 juin et aussi le 1er juillet à 19 h 15, et je crois que cela vaudra le déplacement. Si vous voulez les rencontrer, c'est facile : ils ont établi leur quartier général à la Boule Noire, une boîte de Pigalle.

Lucky STRIKE
Photo : HIBO



warm gun

Philippe : guitare
Dyonisos : guitare
Olivier : batterie
Fred : bassiste
Paul : chanteur

Il faudrait remonter assez loin pour retracer la carrière du groupe. Début 1977, très exactement - WAR GUN s'appelait alors BITCH - Nous nous intéresserons plus particulièrement à la dernière formule en date : avec déjà un quarante-cinq tours et plusieurs concerts, WAR GUN est un groupe qui existe - les premiers six mois de la nouvelle formule furent difficiles. Changements de personnel, les batteurs et les bassistes défilent. Maintenant WAR GUN constitue une entité à part entière, prête à franchir un pas en avant. Un nouveau quarante-cinq tours est prévu ainsi qu'une tournée dans le midi dont vous pourrez lire les dates en fin d'article (après STINKY TOYS, MARIE ET LES GARÇONS. Le sud semble devenir une terre de prédilection pour les tournées).

Ils ont déjà fait l'objet de nombreux papiers dans la presse spécialisée - l'image qui s'en dégage est celle d'un groupe clean, de jeunes-gens beaux et gentils qui font du rock'n'roll, une sorte de croisement entre TELEPHONE et RICH KIDS (pour ceux qui connaissent).

Moi, j'ai simplement vu un groupe de rock parisien qui fait de la bonne musique et qui vit les mêmes galères que les autres - un local de répétition à STRASBOURG SAINT DENIS : un duvet qui traîne dans un coin, des peintures dé-

fraîches qui représentent des palmiers et un beau soleil, mais dans le local le soleil prend l'allure d'un éclairage néon tout à fait efficace, et puis pleins d'autres babioles qui traînent : des cendriers, des journaux, bref, tout ce qui constitue l'univers habituel de tout groupe qui se respecte.

J'aime bien WAR GUN - ils savent jouer (ce n'est pas toujours évident à PARIS). Leur musique est efficace, rapide, nette - leurs titres jouent sur la dérision et une vie qui part à la dérive : « HERO de la guerre en érection », « PURE KID (un vrai jeune) », « BLOOD OF THE CITY », « EUTHANASIA (pour la libération des mongoliens) » - Les paroles se veulent simples - il faut jouer sur les mots, en inventer, leur donner des sens qui les détournent de leur fonction première - Ainsi, WAR GUN dans ROCKS se déclare ACID DISKO mais ce n'est qu'une pichnette aux lanceurs de mode.

Leur vie est placée sous le signe du PRISUNIC qui les aide bien dans leur survie quotidienne - Leurs influences musicales sont assez diverses et ce qu'ils écoutent, dénote une ouverture certaine : PAUL écoute en ce moment du jazz, PHILIPPE, TALMA et un autre est très branché sur STEELE DAN - Il y a un peu une sorte de ras'l'bol du rock qui depuis un an nous a pas épargnés, punk, punk, punk, nous avons pris de bons pieds mais chacun a un peu envie de se retrouver musicalement - ça, c'est ce que je pense et c'est ce que j'ai ressenti en discutant avec PAUL, qui est une sorte de délégué aux relations extérieures de WAR GUN, en dehors de son travail de chanteur.

FIEVRES...

Du charme, du mystère, de l'aven-
ture. Les regards se croisent, les étoffe-
se frôlent et les corps palpitent, enivrés
de désir. Le parfum comme le maquill-
lage fait partie des rituels de la séduc-
tion. Je ne parle pas du parfum cache-
sueur, celui que certains se mettent
avant de prendre le métro ou d'aller
dans un night, parce qu'ils ont honte
de leur propre odeur, comme d'un der-
nier témoin de leur bestialité qu'ils cro-
yaient pourtant à tout jamais enfouis
dans le torrent des siècles. Je ne parle
pas non plus du parfum en tant que ba-
romètre des valeurs et des impostures so-
ciales. Bon goût et éternel féminin. Non,
je parle du parfum-langage, du parfum-
média. Celui qui piège les mots — tant,
qu'il les rend inutiles, dérisoires, voire
désenchantés — celui qui aiguise l'œil,
celui qui entraîne le corps dans une dé-
rive initiatique, jusqu'à l'hyperlucidité,
le coma sensoriel. Qu'un parfum sente
bon ou non, qu'il soit cher et coté,
qu'il soit l'apanage des femmes du mon-
de ou des minettes de banlieue, qu'il
porte une griffe célèbre ou qu'il soit
distillé par votre grand-mère n'a aucune
importance. Ce qui compte est ce qu'il
suggère, les frissons qu'il dispense, les
fièvres dont il enveloppe ceux qui ont
la chance de fumer moins de soixante
cigarettes par jour. Le choix d'un parfum
ne devrait jamais résulter d'un battage
publicitaire ou de toutes ces sortes de
choses. Le meilleur choix individuel ne
peut se faire qu'en fonction de sa person-
nalité, de son propre parfum corporel,
de ses fantasmes et des images de soi
que l'on veut provoquer.

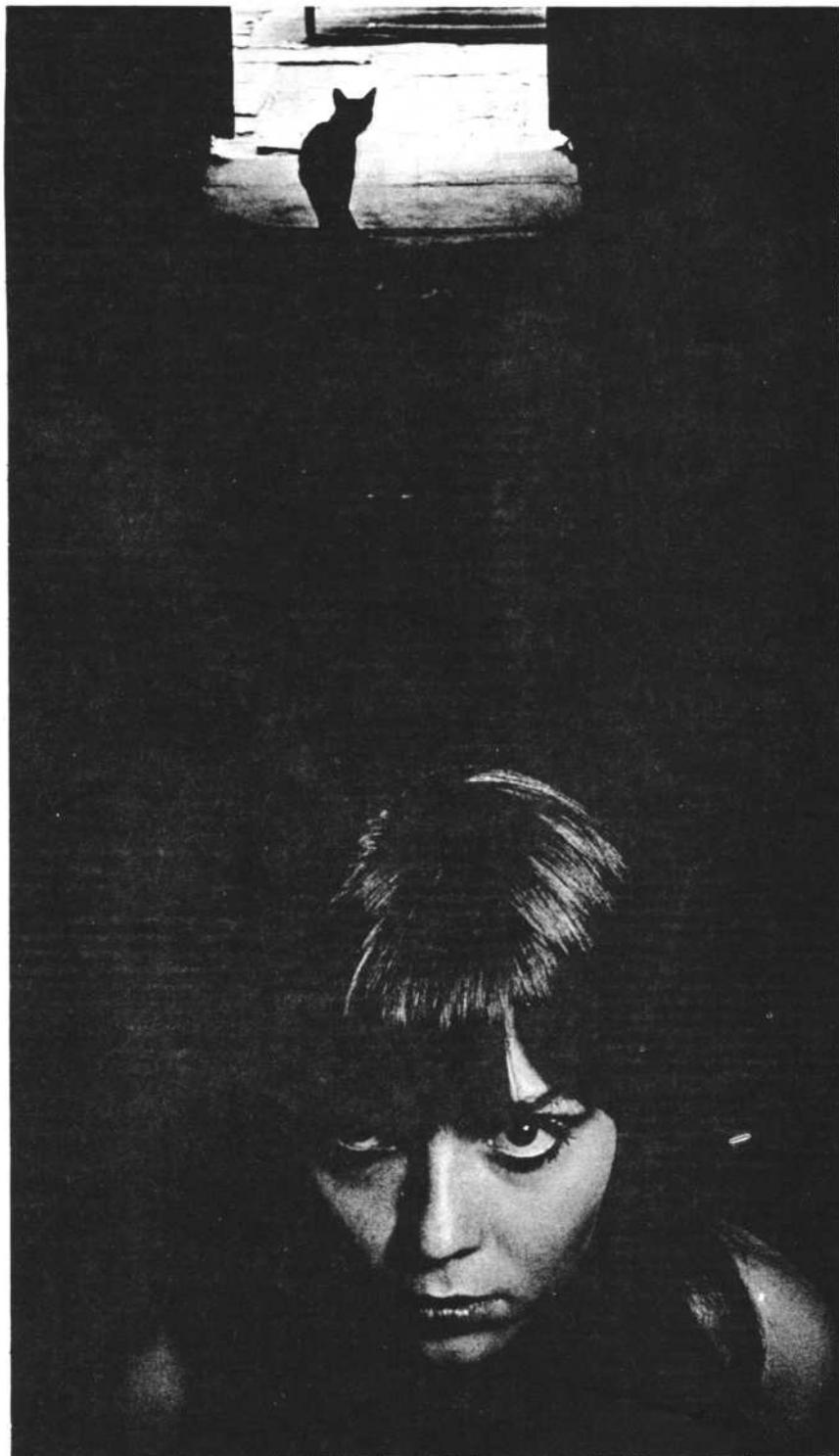
Voici une sélection de parfums
et d'eaux de toilette, choisis dans des
gammes de prix et de notoriété très
diverse. J'ai (presque) cessé de fumer
pendant quelques jours, je me suis in-
stallé dans un fauteuil très confortable,
avec mes petites fioles près de moi et
j'ai fermé les yeux, pour voir.

FATH DE FATH. L'atgre-douce

Robe de satin noir au décolleté
savamment échancré. Rousse chevelure
tombant en une tendre cascade sur ses
épaules nues et pâles. La poitrine tres-
saute imperceptiblement et une main
frémillante s'y pose comme pour la re-
tenir ou la cacher. On ne sait pas. Cette
femme est de celles qui ne se donnent
jamais tout à fait, et dont chaque œil-
lade est simultanément promesse et pro-
vocation. Soudain, un rire, naïf et per-
vers tout à la fois jaillit de cette bouche
devenue subitement insolente, impudi-
que, comme seules les petites filles
savent en avoir. Ce rire transperce les
êtres et les choses pour se perdre dans
le tréfond de l'âme. Mais déjà ce corps
s'esquive et disparaît en ne laissant que
stress et frustration dans son sillage.

BABE. FABERGE inc. N.Y. Romance

La fille moderne telle qu'en elle-
même. Jean's moulant son corps ferme
et sublime, chemisier blanc presque
transparent laissant apparaître, libre de
toute contrainte la pointe de ses seins
naissants. Elle ne doute de rien, et sur-
tout pas d'elle-même, et il faut voir ses
yeux briller lorsqu'elle regarde son image
passer dans les vitrines complaisantes.
Elle aime son corps et les mille joies
qu'il recèle. Elle aime danser et faire
l'amour jusqu'à l'épuisement. Elle aime
le bruit, la foule, le mouvement. Elle
aime la moto et les motards, elle aime
le skate et la disco. Elle aime, elle aime.



FIRST de VAN CLEEF et ARPELS. Le premier regard.

Gestes sobres de la femme résolu-
ment anonyme. Au premier regard, elle
est de celles qu'on ne regarde pas, ou
alors, simplement, par son absence hy-
perprophique. Par la négative donc.
Femme diaphane qui ne veut être qu'elle
et qui fuit les cris, les groupes et les
impostures. Elle s'habille simplement,
jupe plissée et chemisier stric. Elle a peu
d'amis et ne parle presque jamais, ou
alors juste pour dire l'essentiel. Pour la
rencontrer il faut être comme elle et
avoir prouvé sa tolérance et sa
sincérité. Elle traverse la vie en fili-
granne et nul ne se doute qu'elle existe
et vibre. En dedans.

MADAME DE ROCHAS. Emmène-moi danser ce soir

Femme-soupir, femme-tronquée.
Elle a rêvé, la midinette. L'argent, la
reconnaissance sociale, le luxe. Elle a
tout fait pour atteindre son but, froide-
ment, mais aussi avec la candeur de ceux
qui ne connaissent qu'un chemin dans la
vie. Ses seins, à présent, sont lourds et
gonflés et des rides de sécheresse appa-
raissent à la commissure des lèvres.
Elle rêve encore aujourd'hui, mais en
secret, à la vie d'aventure et de volupté
qu'elle a sacrifiée à la réussite. Son mari
est un homme occupé et sérieux. C'est
elle qui l'a choisi ainsi pour assouvir
son grand rêve. Mais maintenant, elle ne
trouve plus aucun sens dans sa vie. Gravit
les échelons dans la vie n'est pas chose
aisée, mais se maintenir au top demande
encore plus d'énergie et de ténacité pour
ne faire que stagner. Il est des soirs où
elle voudrait tout recommencer à zéro,
où elle voudrait que son mari soit un
audacieux aventurier qui la prenne sau-
vagement et l'entraîne loin de tout.
Aussi, lorsqu'elle a du vague à l'âme,
demande-t-elle à son époux de l'emmè-
ner danser, de l'étourdir dans un tour-
billon suave et sensuel. Mais son mari
est un homme occupé et sérieux. Alors,
elle rêve, la midinette, elle rêve...

CRISTAL. CHANEL. La sorcière

Elle est le mystère. Ses yeux bleus
presque translucides portent en eux une
étrange menace, imperceptible mais im-
placable. Ses cheveux arachnéens sem-
blent dotés d'une vie autonome et se
meuvent sans arrêt. Gare à celui ou à
celle qui s'en approchera inconsidéra-
blement, car ils semblent à tout moment
vouloir vous happer et vous retenir pri-
sonnier à tout jamais. Elle nage dans
l'espace plus qu'elle ne marche et tout
en elle semble écotérique. Elle disparaît
souvent pour quelques jours et réappa-
rait, comme si de rien n'était, avec une
certaine fixité dans le regard qui lui
donne l'air d'être à la recherche d'un
paradis perdu. Nul n'a jamais pu la sui-
vre dans ses mystérieuses dérivées, et les
gens qui la connaissent le mieux, unique-
ment ceux-là, disent que peut-être elle
est vraiment sorcière.

Elle est si belle, si envoûtante, si
différente, qu'on se laisserait volontiers
brûler à son bûcher. Donnez-lui le diable
sans confession : finalement, nous
n'avons que notre vie à perdre.

Sybilie Vienzoj

NOUVEAU JOURNALISME VIEUX PAPIERS

Vous allez prendre le train et partir loin, très loin parce que c'est les vacances et que cela se fait, mais ces paysages sempiternels qui défilent devant vous, ça lasse, alors vous vous achetez des journaux pour le voyage — le choix est si difficile avec toutes ces nouveautés ! En plus, ils se ressemblent tous, alors voici quelques titres parmi les plus classiques, en essayant de voir ce qui parmi eux régresse ou évolue — bon voyage !

PARIS-MATCH

Voilà un journal qu'on avait plaisir à lire et qui a failli couler avec les années 70 — on y trouvait de superbes photos qu'on pouvait découper et scotcher sur les murs de sa chambre — politique, cinéma, mondantités diverses, tous les grands mythes qui ont enchanté notre enfance y étaient rassemblés tel un merveilleux livre d'images — et puis PARIS-MATCH a voulu faire comme les autres — les gens ne voulaient plus de ces photos trop belles pour être vraies, il fallait casser la structure rigide des images et réduire les photos, casser la couleur, faire une mise en page plus folle avec plein de petites informations partout — après les mythes, un catalogue des réalités, PARIS-MATCH a failli y laisser sa peau et depuis un an, ouf !, on les voit revenir petit à petit à leur première conception — et à nouveau, on peut rêver sur PARIS-MATCH : « les punks, affreux, sales et méchants » — « les brigades rouges, le sang au coin des lèvres » — « l'Afrique en feu », etc. ; PARIS-MATCH redevient un journal de son temps — le réalisme des années 70 a fait son temps.

LIBERATION

Surprenant ! voilà un journal qui, depuis cinq ans, n'arrête pas d'augmenter ses ventes et hop ! à l'apogée de son audience, LIBERATION prend le risque de changer de formule et gance son pari — un pari difficile car ce qui caractérisait le journal, c'était surtout son esprit : l'esprit LIBE, une sorte de grande famille aux ramifications diverses : un petit flash sur les indiens métropolitains en ITALIE, une petite annonce : mec libéré cherche nana cool, une dose de PACADIS, un article théorique sur la centième mort de MARX et une enquête sur les communautés dans le MORVAN — LIBERATION, le quotidien type issu des années 70 : les petits enfants de MAI 68 et de WOODSTOCK, un mélange détonnant, suffisamment subtil pour concilier des mondes très différents — alors changer de formule, abandonner cet esprit bon enfant, familial caractéristique d'une époque révolue mais tenace, c'était effectivement un gros risque — en effet, la nouvelle formule, plus stricte, plus compartimentée en rubriques, est en nette rupture avec la décennie précédente et ses expériences tous azymuths. Seulement voilà ! si LIBERATION gagne son pari



au niveau de la présentation, un étrange malaise subsiste, l'esprit LIBE est mort, mais le contenu ne suit pas, les textes restent empreints de ce que certains appellent le « nouveau journalisme », un truc ringard marqué de grandiloquence, grandes enquêtes et fantasmes du reporter sur TRIFOUILLIS-LES-OIES, un lyrisme journalistique qui tranche avec la sobriété de la nouvelle mise en page du journal.

ANTIROUILLE

On tombe de carybe en SYLLA — j'ai pris ce mensuel parce que pour moi il est l'exemple parfait de la presse qui vieillit mal ou ne comprend rien — c'est le type même du canard bouée de sauvetage qui vient à point pour faire transition entre deux époques, mais ce rôle, à moins d'une révolution dans le comité de rédaction, amènera à long terme ANTIROUILLE à la faille — période de crises où les gens ne croyant plus en rien, s'accrochent à leurs mythes avant de passer à autre chose — ANTIROUILLE marche frot parce que les communautés, la route, la défonce, c'est tellement mort et que l'on regrette tellement le temps béni où c'était encore vrai qu'on s'y accroche encore une fois pour le souvenir et l'affection, mais la mayonnaise ne prend plus — ANTIROUILLE va jusqu'à plager ACTUEL — caricature d'une génération vieille de dix ans — comme la chute va être dure !

UN REGARD MODERNE — BAZOOKA

Si PARIS-MATCH et LIBERATION sont les premiers signes conscients ou inconscients de la mutation irréversible que va subir la grande presse obligée de s'adapter à une époque insipide et froide, BAZOOKA fut bien le pionnier expérimental en la matière — la dictature graphique va bientôt gagner !!!

LE NOUVEL OBSERVATEUR LE POINT L'EXPRESS

Les trois mousquetaires des magazines hebdomadaires toujours à se batailler pour savoir qui emportera le scoop de la semaine. Prenez-les, tournez-les dans tous les sens, on retrouvera à chaque fois les mêmes sujets : le voyage en CORSE de GISCARD, le TCHAD, les désaccords au sein du PC, j'en passe et des meilleurs. LE NOUVEL OBSERVATEUR, LE POINT, L'EXPRESS se situent au milieu exact entre la presse qui évolue, PARIS-MATCH, LIBERATION et la presse mourante, ANTIROUILLE, c'est-à-dire à l'image exacte du grand public — la course à l'actualité est devenue une caricature car le scoop qui devient finalité première n'en est plus un quand sur trois magazines on retrouve les mêmes — quand, à la devanture des kiosques on aperçoit à la « UNE » des ci-devants journaux la même photo sanglante d'un légionnaire français au TCHAD, eh bien ! cela devient d'une banalité

effrayante — blasé, le public en redemande pourtant, même réaction que celle signalée pour ANTIROUILLE — on n'apprend rien, les vraies informations, chacun les a eues à la télé et l'opinion, ça fait des années que LE NOUVEL OBS' ou LE POINT, L'EXPRESS ont la même façon de distribuer les avis de « droite » ou de « gauche ». Sur chaque événement qui se produit dans le monde, on peut prédire à l'avance ce que dira LE NOUVEL OBS' ou LE POINT. ALDO MORO est mort, bon pour le premier, ça va être : il faut combattre le terrorisme, mais vous comprenez, c'est le symbole que la démocratie est enrayée, problème de civilisation, etc. — comme c'est raizoir !!! alors, cette presse vieillit mal, mais ce n'est pas la première fois que cela lui arrive — en 1968, ils s'étaient déjà trouvés dépassés et il leur avait fallu plusieurs années avant de s'adapter ainsi que leur clientèle, mais petit à petit ils s'y étaient mis et cela sera rebelle pour maintenant, cette fois encore il y aura un petit dernier qui trahira la patte (comme l'avait fait PARIS-MATCH) et qui manquera de couler jusqu'à la prochaine.

IMPRESSIONS GÉNÉRALES

La presse est en crise — chacun sent qu'il faut une mutation — les nouveaux journaux fleurissent sans tenir le coup — les valeurs sûres qui vieillissent mal tiennent le coup — le public ne veut plus s'engager dans n'importe quoi (preuve d'une lassitude due à une trop grande curiosité pour les expériences de 1970, période où chacun se précipitait sur le moindre fanzine et d'un besoin de sobriété dans les mises en page et les contenus) — déçu par sa presse habituelle qui finit justement de comprendre les années 70 alors que c'est mort depuis longtemps, ce même public attend en premier lieu de celle-ci qu'elle s'engage dans les transformations — PARIS-MATCH est le premier à s'engager en douceur dans cette mutation par un retour à un style plus classique et LIBERATION traduit dans sa mise en page la même évolution vers un côté plus straight — ce ne sont que des premiers signes mais nul doute que va s'accélérer de manière souterraine — par la force des choses — et nul doute que quand les journaux auront compris l'esprit des années 1980 ils seront en retard sur la prochaine décennie — on n'a pas fini d'en voir !!!

APPENDICE SUR UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE : LE JOURNALISME

On vient de voir que la presse commençait seulement à s'installer définitivement à comprendre les années 70 et que le déclin s'amorçait, il en est de même pour le journalisme — on se trouve avec toute une génération de « nouveaux journalistes » nés après 68 et qui sont maintenant à bout de souffle — au début, ils apportaient effectivement quelque chose de nouveau et puis ils se sont maintenant installés dans la confrérie et jouissent de leurs privilèges — nés en réaction au journalisme officiel, les journalistes de LIBE se prennent par exemple de plus en plus pour de grands reporters à la dernière pointe du chic, mais ils sont tombés dans le piège habituel de toutes les coteries — on pourrait également citer la confrérie du NOUVEL OBS qui symbolisait le renouveau de la gauche, là aussi, on se prend très au sérieux : bref, il est temps de faire le ménage — tous ces gens qui se montrent dans les dîners, galas, colloques, concerts, pourraient bien avoir un jour ou l'autre le feu aux fesses s'ils ne s'aperçoivent pas que les temps ont changé !

Johnny Gueule d'Amour

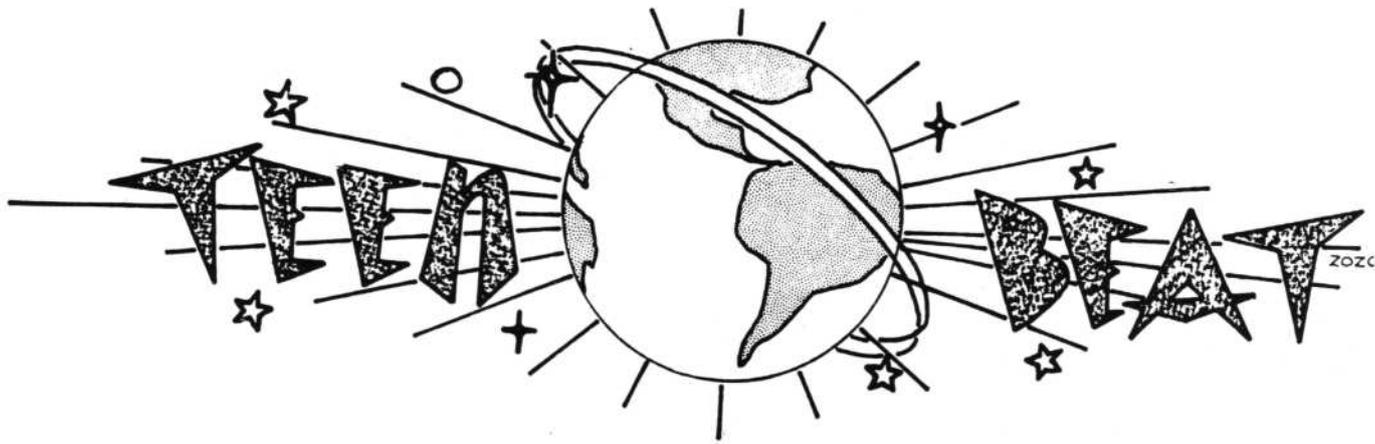


LA PASQUA RUSSE

La Pasqua est un gâteau que les Russes se font pour Pâques ; très consistant, cela donne soif ; mais pris à l'heure du café ou arrosé de thé, c'est une succulence qu'on ne saurait boudier, et n'attendez pas la Pâques russe pour vous régaler.

500 gr de fromage blanc bien égoutté
9 œufs durs
250 gr de beurre
500 gr de sucre.

Passes les œufs durs au mixer, mélangez le beurre et le sucre jusqu'à former une pâte lisse ; ajoutez le fromage blanc, les œufs durs, des fruits confits, quelques amandes pilées, enfin laissez la « chose » au réfrigérateur une nuit.



ronnie hawkins

mr.
dynamo

Ronnie Hawkins est considéré par beaucoup de puristes comme l'un des derniers survivants de l'épopée du rock (qui commence à se faire vieille, soit dit en passant). Du point de vue commercial, il fut une aubaine pour les Canadiens, par lesquels il est considéré comme LE rocker canadien, bien que de nationalité américaine. Il est définitivement installé dans l'Ontario.

Son style est personnel et on peut parler d'un son Ronnie Hawkins. Bien sûr, on note de nombreuses influences, dont celle de la country music. Dans ses meilleurs morceaux se dégage une sauvagerie électrisée qui caractérise les meilleurs morceaux du rock. Ronnie Hawkins : du country et du rythme. Début 1978, vient de sortir une réédition/compilation en Angleterre et qui regroupe tous les meilleurs titres de sa meilleure période Roulette (Sur la marque Pye).

Bon ! Ceci dit, passons aux formalités ! Un peu d'histoire pour les amateurs de faits tangibles et palpables. Ronnie Hawkins est né à Huntsville, Arkansas, deux jours après son très célèbre collègue, Helvis Pribesley, le 10 janvier 1935. Peu après sa famille déménage à Fayetteville où il fréquente le lycée du coin. En 1952, il a 17 ans et forme son premier groupe, The Hawks (première formule), dont l'existence est courte. De temps en temps il chante avec un ami, Harold Jenkins, le futur Conway Twitty (célèbre chanteur). Puis il participe à un spectacle itinérant de natation qui se rend en Floride et où il est plongeur cascadeur. Il est ensuite moniteur d'éducation physique à l'université de Fayetteville. En 1954, il travaille comme ouvrier à la Washington Construction Co. et comme pompiste dans une station service. Au début de l'année 1957, l'Oncle Sam requiert les services de Ronnie sur le plan militaire. Il est engagé dans l'artillerie à Fort Sall, Oklahoma. A sa libération, six mois plus tard, il se trouve plongé dans une inaction qui lui pèse et de laquelle il n'espère pas sortir avant la rentrée universitaire, lorsqu'un jeune homme, Jimmy Ray Paulman (Jimmy Luke), guitariste de son état, vient lui proposer de faire partie du groupe qu'il avait formé avec son frère à la basse, leur cousin Will « Pop » Jones au piano et Levon Helm (futur grand ami de Ronnie) à la batterie. Il accepte et prend vite le groupe en main. (C'est

en fait une sorte de bourreau de travail. Ils jouent souvent toute la nuit et répètent avec acharnement). Puis viennent les tournées dans les clubs et les salles des fêtes de l'Arkansas, l'Oklahoma et le Tennessee, avec Elvis Presley, Billy Lee Riley, Hayden Thompson, Johnny Cash, Roy Orbison et Carl Perkins. « Je me souviens bien d'Hayden Thompson », raconte Ronnie « qui se prenait vraiment pour Elvis. Il arrivait dans un camion rose sur lequel figurait la mention : « You ain't nothing but a hound dog » (titre d'Elvis). Il avait les cheveux gonflés, gras et très bruns et voulait faire croire à tous les rockers qu'il était le King sous un nom différent ». Ces tournées n'étaient pas une mince affaire. Il fallait affronter chaque soir les durs à cuire de la campagne, souvent pris de boisson et armés de rasoirs et autres bagatelles. Quelque temps après Conway Twitty parle à Hawkins de l'intérêt du Canada du point de vue des clubs et des autres possibilités de tourner. Ronnie Hawkins et sa bande ne font ni une ni deux et s'engouffrent dans la Chevrolet modèle 1952 de Ronnie qui démarre dans un crissement de pneus... Ils commencent par le Québec et l'Ontario. Venus pour deux semaines, nos lascars restent beaucoup plus longtemps. Forts de leur expérience acquise au long des tournées, ils s'essaient même à l'enregistrement pour le label Quality, dans un club de Hamilton, Ontario ; ils finissent l'enregistrement dans un garage. Il y a quatre morceaux : « Forty Days », « Ruby Baby », « Love me like you can », « Bo Diddley ». En avril 1959, un nommé George Golder, responsable du petit label End Records s'intéresse à eux. Il leur fait enregistrer le tube de Wilbert Harrison, le célèbre « Kansas City » sous le nom de Rockin' Ronal and the Rebels (!). C'est aujourd'hui une rare et superbe curiosité (si vous avez un exemplaire en trop, j'attends vos offres). La suite est logique. End Records était distribué par une grande marque new-yorkaise, Roulette. En 1959, ils sont « signés » par Joe Reisman, directeur artistique de la maison de disques. Leur premier enregistrement sort en simple : une nouvelle version de « Forty Days » (titre remanié du « Thirty Days » de Chuck Berry). Sur la flip side : « One of these days ». Le disque gravit rapidement les degrés du hit-parade américain, sans avoir un succès fou (numéro

45 du Hot 100 du Billboard en juillet 1959), et du hit parade canadien (numéro 9), dont il restera longtemps un habitué. Même chose pour le single suivant « Mary Lou » / (« Need your lovin' ») : numéro 9 au Canada ; numéro 26 du Hot 100 du Billboard. C'est vers cette époque qu'il participe à des tournées organisées par Alan Freed et Dick Clark. Puis sort le premier 33 t. et sans doute le meilleur. Le deuxième album s'appelle « Mr Dynamo » et lui fournit un surnom sur mesure. Il faut retenir dans ce disque ses versions de « Honey Don't » (Carl Perkins) et de « Sick and tired ».

1960 : Ronnie Hawkins fait une prestation au Paramount de Brooklyn en compagnie des Isley Brothers, Jackie Wilson et Bo Diddley (ami de Howkins). En janvier 1960, avant de se rendre en Scandinavie où il est très populaire, il passe par l'Angleterre. Il y participe à deux programmes de l'émission de Jack Good « Boy meets Girl » pour lesquelles il était accompagné par le chanteur/guitariste Joe Brown. A son retour en Amérique il tourne un film à Miami et joue dans un club de New York, le « Round Table ». A cette occasion il arbore un costume de 600 dollars en daim noir. En 1961, la baisse d'intérêt pour le rock fait un peu passer « Tonnie and The Hawks » (Ronnie et les Aigles) au second plan. Un autre succès cependant en 1963 aux États-Unis avec son 10e simple Roulette, « Bo Diddley » (également au Canada : numéro 5 en Ontario pendant quatre semaines). Dès lors son succès restera limité au Canada où il se produit encore régulièrement (surtout à Toronto : au Hawk's Nest et au Coq d'Or). Puis il se marie à Wanda, une Canadienne. Il possède un club en Arkansas et a créé son propre label, « Hawks Records », bien sûr (au Canada). Toujours au Canada, un grand tube en 1965 : « Bluebird over the mountain » qui fut même dans le Top Ten. En 1970, « Down the valley » est dans le Hot Hundred aux USA et continue les shows au Canada.

Sachez encore que Ronnie, qui porte désormais une barbe (pour masquer, paraît-il, une cicatrice) a très bien connu Cochran, Johnny Burnette et Gene Vincent, et que Dale Hawkins, le créateur bien connu de « Suzie Q » est un de ses cousins.

Récemment, Ronnie Hawkins a fait une apparition dans le film de Martin



Scorsese (Taxi Driver), présenté au dernier festival de Cannes et consacré au concert d'adieu de « The Band » (1976), groupe pop inintéressant, formé d'anciens membres des Hawks, ayant accompagné le ridicule Bob Dylan. Titre du film : « The Last Waltz » (la dernière valse).

Dernière nouvelle : Ronnie vient d'être victime d'une crise cardiaque au début de l'année qui met en question ses futures prestations scéniques.

P.E. VINCENT

BALLES PERDUES SUR L'EUROPE



MOURIR POUR QUOI ???

Assis dans notre fauteuil, nous regardons les actualités télévisées. A mille kilomètres de là, un garçon s'est fait flinguer à la porte d'une banque en Italie en hurlant : « CECI EST UNE EXPROPRIATION PROLÉTAIRE ! ». Ce n'est qu'un court flash d'information et déjà l'image nous transporte sur les plages dorées du Festival de Cannes. Mais, rapidement nous oublions cela, un verre de scotch à la main et nous soupignons de satisfaction ; le repas a été copieux. Il fait bon, la fenêtre ouverte laisse courir une légère brise qui vient nous rappeler le plaisir qu'il y a de vivre. Et pourtant, à mille kilomètres de là, un type est mort, un garçon qui nous ressemblait, qui mangeait, pleurait, riait comme nous. Alors, pourquoi ?

Il n'y a, des actions des autonomes aux Brigades Rouges, qu'une seule et même logique. Que l'on veuille provoquer un nouveau Mai 68, une insurrection ou une guerre civile, il y a toujours au bout du chemin le risque ou le choix de se faire pincer par la police ou de mourir !

Alors, mourir pour des idées ? mais les mots, les idées n'ont plus aucun sens. « Révolution », « communisme », « socialisme » sont devenus des notions anachroniques. En admettant que les Brigades Rouges réussissent à lancer une guerre civile, que se passerait-il si elles arriveraient à prendre le pouvoir ? Les actions armées laissent toujours présager une société militarisée et bureaucratique. Alors, on ne peut pas mourir pour cela !!!

Par désespoir, peut-être ? en espérant que sa mort servira à faire bouger les choses, mais les Brigades ne font que renforcer un spectacle pour lequel on est sûr ce type d'action ; que cela puisse nous émouvoir ou non ne sert qu'à installer un attentisme de plus en plus grand chez les gens !

Alors, peut-être pour le spectacle justement ? Le plaisir anachronique de mourir en héros alors qu'il n'y a plus de héros justement. Pousser jusqu'au bout la logique de la société du spectacle, jusqu'à en devenir une image. Mourir par fascination pour un système qu'on exècre, NON !!! quand même pas cela !

Mourir par folie parce que l'ordre est partout et qu'il manque ce côté irrationnel qui donne tant de charme à la vie. Pour la beauté du geste, se retrouver cinq ans en prison ou à la morgue. Parce qu'il faisait beau, prendre comme cela parce que cela nous vient, un fusil ou un pavé, et puis en crever !

ALORS, DÉFINITIVEMENT NON ! trois fois non !!! Toute mort est piégée et nous sommes toujours là, à regarder la télé, mais que peut-on faire pour ces types qui flinguent et se font flinguer ? La distance est tellement grande — bien sûr, on peut comprendre et même avoir de la sympathie mais au-delà, cela serait rentrer dans la même logique suicidaire. Il n'y a donc pas d'autre issue que le spectacle faut croire ! Curieux malaise qui n'a pas fini de nous ronger !

L'année 1977-1978 a été celle du sport, de la disco et du terrorisme. Il est toujours bon, avant les vacances, de voir un peu ce qui nous attend pour l'année prochaine, afin de prendre des dispositions en conséquence. Alors, sur le terrorisme, voilà un furtif regard qui nous permettra de nous faire une opinion car le phénomène risque fort de durer. Alors, nous nous intéresserons d'abord aux BRIGADES ROUGES qui sont les garçons et les filles qui ont été cette année le plus loin en Europe, nous réfléchirons sur les AUTONOMES FRANÇAIS pour voir si la même chose nous attend dans notre beau pays, et puis, pour finir, coup d'œil circulaire sur les autres pays européens. Ensuite, nous irons nous baigner afin de penser à autre chose. Ainsi va la vie, car tout est relatif !

Johnny Gueule d'Amour

brigades rouges

« L'Italie, notre sœur latine, connaît l'angoisse et la terreur de la violence ».
Giscard d'Estaing, 8 juin 1978.

Dans un premier temps, l'Italie fut pour nous l'image de la douce vita, Voir Venise et mourir, Capri, c'est fini. Les Vespas et les expresso, le soleil et Don Camillo.

Et puis, la photo s'effrita, l'Italie devint un symbole du désordre. Des grèves tout le temps et pour n'importe quel prétexte, des crises gouvernementales permanentes, bref, un pays au bord de l'anarchie.

Maintenant, l'Italie est devenue synonyme de bombe et de sang, la péninsule ravagée par les balles des terroristes, à en croire la presse française, on a vraiment l'impression qu'il ne manque plus qu'un raz-de-marée pour que l'Italie disparaisse à jamais.

Alors ? Est-ce vraiment la terreur ? Il est sûr que l'enlèvement d'Aldo Moro a fait là-bas beaucoup de bruit et qu'il a déclenché des discussions passionnées. Mais si le corps politique italien s'est vraiment affolé, il semble que la population soit restée en dehors du coup, comme pour un spectacle entre bons et méchants qui sont répartis selon l'opinion de chacun. Les manifestations et les meetings de protestation sur la mort d'Aldo Moro n'ont rassemblé que le strict bataillon des militants. Ce n'était pas la foule des grands jours.

Pourtant, la liste des attentats est impressionnante. Il ne se passe pas un jour sans que l'Italie ne soit secouée par quelques bombes perdues. Pour comprendre pourquoi ce n'est pas l'affolement, il faut faire un bond en arrière de dix ans et bien voir que la situation actuelle n'est pas née du jour au lendemain, mais qu'elle est le fait d'une lente érosion sociale, jonchée de scandales politiques, financiers et que personne, que cela soit les partis et les terroristes, ne sort complètement blanc de cette histoire.

Contrairement à la France, il n'y a pas eu en Italie de Mai 68, mais un long mouvement de grèves étudiantes et ouvrières qui n'a d'ailleurs toujours pas pris fin. Des grèves souvent très dures à Alfa Romeo, à Fiat, qui ont commencé en 1969. Un parti communiste très puissant, seul symbole de la contestation, très vite pris à partie par l'extrême-gauche. Par de match gauche/droite ici, pas de position claire à adopter comme ce fut le cas ici. Si tu n'es pas à gauche, c'est que tu es à droite. Là-bas, le problème ne se pose pas en ces termes. Il y a de la pourriture partout !

Les groupes terroristes ont donc commencé à faire parler d'eux vers la fin des années 69, ça ne date effectivement pas d'aujourd'hui. Une origine prolétaire très marquée et les éternels groupes étudiants. L'arrivée massive de travailleurs pauvres du Sud donne à l'extrême-gauche une marge de manœuvre appréciable. La première forme de lutte sera le lancer des boulets sur carabinieri et cassages de gueules des petits chefs. Et puis, comme cela dure, cela se marquera par un durcissement : les actions illégales font un pas en avant. 1970 : incendie du garage du directeur du personnel de SIT-SIEMENS, incendie de la voiture d'Ermano Pellegrini, fonctionnaire de la surveillance de

Pirelli, etc. Ce n'est encore qu'une guerre larvée où chacun apprend à aller chaque fois plus loin. Les BRIGADES ROUGES apparaissent à la fin de 1970 avec un manifeste « Patrons, c'est la guerre » mais qui les repérait dans la grande masse de groupes activistes alors existants. Ce n'est que vers 1972 que les Brigades Rouges vont vraiment commencer à faire parler d'elles. Le 3 mars, premier enlèvement d'un dirigeant patronal, le 10 du même mois, un communiqué condamnant à mort deux responsables de la Fiat : Antonio Pista Miglio et Cattaneo. L'engrenage est définitivement enclenché. La violence est portée à son point ultime : on ne se contente plus de sabotages ou d'incendies, on s'attaque physiquement aux responsables de l'État. C'est devenu effectivement la guerre, une guerre dont le premier grand événement sera le 20 avril 1974 avec l'enlèvement durant trois semaines de Mario Sossi, procureur de la République à Gênes. C'est un énorme scandale. Mario Sossi relâché, des révélations peu reluisantes sur les maigrioles politico-financières de l'État font des remous un peu partout. Les loups s'entre-déchirent. Mais, malgré le succès politique de leur rapt, les Brigades Rouges connaissent la répression. De nombreux dirigeants de l'organisation, dont Renato Curcio, sont arrêtés. Les Brigades Rouges connaissent leur première période de repli et de réorganisation. Rappelons que si les Brigades Rouges sont momentanément stoppées, l'agitation continue, toujours les grèves et les scandales, et que les groupes terroristes restent foisons.

Il faudra un an aux Brigades Rouges pour se réorganiser. Elles sortiront alors une résolution stratégique qui leur permettra de repartir sur de nouvelles bases : « Porter l'attaque au cœur de l'État... La guérilla urbaine joue un rôle décisif dans l'action de désarticulation politique du régime et de l'État... En ce qui concerne l'Italie, l'idylle pro-capitaliste de Berlinguer (secrétaire du PCI) n'a plus de pudeur ». Et hop ! c'est reparti. Le 5 juin 1975, enlèvement du roi de l'apéritif, Vallancino Gancia. La police le libère. En assurant le repli du commando, Marguerite Mara Cagol est tué ainsi qu'un carabinier. Le 22 octobre, enlèvement de Vincenzo Casabona, dirigeant de l'Ansaldo, à Gênes. Le 1er mars 1976, attaques conjointes Brigades Rouges / NAP des casernes de carabinieri de Milan, Turin, Gênes, Rome, Naples et Florence, etc.

Durant 1976, les Brigades Rouges « exécuteront tour à tour Francesco Cocco, procureur de la République, Giuseppe Ciotta, un brigadier, Fulvio Croce, président de l'Ordre des avocats de Turin chargé de désigner les avocats d'office pour la « défense » des Brigades Rouges emprisonnées. Les Brigades Rouges, ennemi public numéro un poursuivent leur guerre à coups de fusillades. Une guerre avec des pertes de part et d'autre. Chaque camp marque tour à tour des points qui lui sont repris par l'autre. LE JEU DU CHAT ET DE LA SOURIS. On croit les Brigades Rouges démantelées et hop ! un enlèvement spectaculaire vient tout remettre en question.

Mais, cette guerre qui peut durer des années, va subir un tour nouveau avec l'irruption d'un mouvement étudiant en 1977, qui marque cette



suite...

fortement cloisonnées, peuvent supporter le coup de ces pertes et leurs derniers communiqués semblent au contraire montrer que les Brigades Rouges sont en bonne santé. Elles envisagent maintenant de s'attaquer à plus gros morceau qu'Aldo Moro, la mafia italienne elle-même, et se lancent dans une implantation en Sicile, et déjà trois attentats ont été dénombrés dans le pays d'Al Capone et le jeu risque de prendre une tournure nouvelle : les BR font sauter un café de la mafia, celle-ci tue un militant gauchiste pour se venger des Brigades Rouges... etc. Et puis, si les Brigades Rouges subissent des pertes, il en est encore plus des mouvements périphériques semi-clandestins qui sont aussi poussés un peu plus à entrer dans la stratégie terroriste. En frappant indistinctement gauchistes et terroristes, l'État est en train de faire des Brigades Rouges la seule alternative possible pour tout opposant au régime du compromis historique. Le Parti communiste qui joue la carte de la fermeté renforce encore plus ce jeu, d'autant plus que les dernières élections marquent pour lui un recul certain. L'indifférence de la grande masse des Italiens habitués depuis dix ans à cette marée entre un

État complètement discrédité et un terrorisme qui semble insaisissable, par un spectacle dont l'habitude (voir ci-contre la piste d'une semaine de groupes) supprime de fait la terreur que cela pourrait susciter, les luttes dures dans les usines, les occupations de baraques vides par les immigrants du Sud, les autoréductions, tout ceci continue et forme un milieu trouble où les Brigades Rouges continuent à renouveler leurs forces. Contrairement à l'Allemagne, le terrorisme italien possède un certain enracinement dans de nombreuses couches de la population : jeunes ouvriers, marginaux, immigrants du Sud, gauchistes qui font que les Brigades Rouges n'ont pas dit leur dernier mot. Alors ? L'année 78-79 risque de nous réserver encore de belles surprises et l'on peut même envisager dans les prochaines années l'éventualité d'une guerre civile, mais vers quoi ? pour arriver à quoi ? En tout état de cause, la guerre entre l'État italien et les Brigades Rouges sera une lutte de longue durée dont on ne sait comment elle se terminera.



les autonomes

Le 1er Mai 1978. La manifestation traditionnelle suit son cours quand soudain un bruit de vitrines cassées fait sursauter les têtes. C'est le début des affrontements qui dureront toute la soirée : pillage, mini-barricades, courrette avec les forces de l'ordre, les « autonomes » ont encore frappé ? Mais qui sont-ils exactement ?

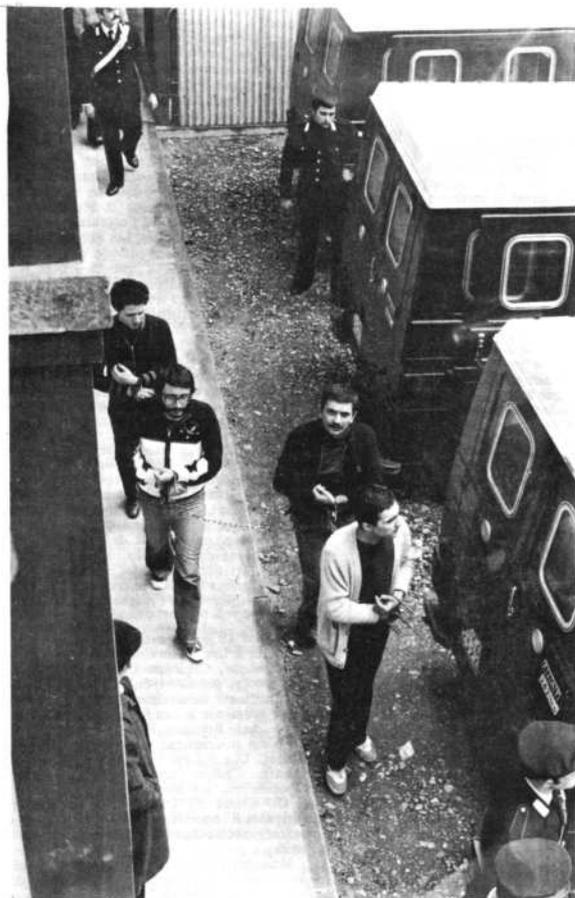
Ils ont fait leur première apparition durant les grèves étudiantes de 1976. La grande presse traitait alors : « Les casseurs saccagent tout sur leur passage ». La violence faisait sa réapparition dans les manifestations. Elle ne désespérera plus. Référence au mouvement italien de 1977 où l'autonomie deviendra une formule courante, portée à son apogée avec ces étranges caçouillards qui sortent des rangs des manifestants, armés de pistolets P.38, les casseurs deviennent les autonomes. Le feu bouillait dans la marmite, l'autonomie française connaîtra son premier grand moment à Malville. Cinq cents mecs soutenus par deux mille sympathisants s'affrontent avec les CRS. Tout le monde connaît le bilan : un mort. Depuis, la liste des actions autonomes est longue : heurts violents hors des manifestations sur le « suicide » de Baader et de ses compagnons, occupation du journal « Libération », affrontements dans le 14ème, cinq cents personnes qui partent un après-midi de la fac de Jussieu, armées et casquées, et attaquent le bastion naziflon ASSAS à coups de cocktails Molotov, la salle de concert du Bataclan assaillie un soir d'avril, la librairie féministe « Librairie des femmes » mise sens dessus-dessous, etc.

Les groupes autonomes français représentent un mélange étonnant d'anciens gauchistes, de loubards, de punks et d'inorganisés qui font que leurs actions échappent à toute logique politique. L'autonomie française persiste et même se développe hors de tout contrôle. Si à la base il y a quelques groupes qui essaient de donner au mouvement une direction stratégique, le grand nombre de ces groupes (regroupés la plupart du temps autour de journaux : voir encadré ci-dessous), leurs désaccords parfois très violents, au bord du règlement de compte, font que toutes ces tentatives de coordination restent lettre morte. Si certains autonomes

sont impliqués dans des boîtes, des journaux, des radios libres, des comités gauchistes, cela reste la plupart du temps individuel ou l'apanage de groupes restreints ; il n'y a pas, au contraire de l'Italie, de mouvement de masse autonome. Il n'y a qu'un courant restreint, minoritaire, dont les grands moments sont la rencontre dans des actions violentes. Le fait est que malgré leur petit nombre ils font parler d'eux et que leur persistance est la preuve d'un large écho qui dépasse largement les autonomes se définissant en tant que tels. Dans le petit monde de la contestation, ils jouent un rôle de minorité agissante qui oblige beaucoup de gens à se remettre en question. Leurs rapports avec les gauchistes sont conflictuels et il y a déjà eu de nombreuses parties de bâton entre eux. Si les gauchistes réussissent encore à mobiliser beaucoup de monde, la vedette revient à chaque fois aux autonomes qui sont un peu le grand méchant loup, la mauvaise conscience de l'extrême-gauche.

Les autonomes ne seront-ils qu'un feu de paille ? Possible. Ils peuvent très bien à leur tour s'institutionnaliser ou disparaître. Restera de toute façon de problème du resurgissement de la violence, une violence irrationnelle qu'on ne peut expliquer. Dans le contexte d'anonymat et de déshébergement actuel, il y a quand même fort à parier que cela ne pourra que persister. Si l'aseptisation de notre vie s'accroît, les petits groupes deviendront de plus en plus violents. Le monde de l'autonomie est un monde trouble dont on ne sait ce qu'il en sortira. Que se passera-t-il un jour, si à l'exemple des Italiens, un type plus cinglé que les autres sort d'un cortège et se met à tirer sur la police (la probabilité n'est peut-être pas si hypothétique que cela, voir l'encadré ci-contre et l'arrestation d'Henri Perez) ? Qui sait si, en ce moment, un groupe anonyme ne prépare pas un attentat ? Bref, l'avenir reste incertain.

CAMARADES
FRONT LIBERTAIRE
MARGE
MATIN D'UN BLUES
AUTONOMIE PROLÉTAIRE



En 1977 se produisaient en Italie 2.000 actions armées. En 1978, rien que pour les quatre mois, déjà 1.000 attentats. Un petit aperçu d'une semaine normale :

- 20 mars 1978 :
 - arrestation de deux autonomes lors de l'expropriation d'une joaillerie ;
 - les « Noyaux prolétaires organisés » attaques au molotov le journal « Piccolo » pour soutenir les Brigades Rouges et la Palestine à Trieste ;
 - attentat contre un siège démocrate chrétien à Pise.
- 21 mars 1978 :
 - deux patrons de la SIR de Cagliari séquestrés par cinquante ouvriers ;
 - poursuite de l'agitation autonome à Padoue.
- 22 mars 1978 :
 - arrestation de trois membres de « Action révolutionnaire » à Turin.
- 23 mars 1978 :
 - arrestation à Milande Guiseppe Zambon, responsable de l'Union des locataires, lié à la RAF d'après la police, et de Catherina Monica Rozenweig, membre des « Formations combattantes communistes » ;
 - arrestation à Milan de « Bifo », responsable de Radio-Alice ;
 - à Lunesei, arrestation de huit personnes qui ont traité le maire de « bouffon » en plein conseil communal.
- 24 mars 1978 :
 - à Caserte, bataille rangée entre fascistes et autonomes. L'un de ces derniers est blessé au couteau ;
 - à Rome, série de raids de commandos autonomes contre les assassinats de Milan, molotov contre les flics, des bus et un siège de la Démocratie chrétienne ;
 - à Gènes, un responsable démocrate chrétien, doyen de la fac de Sciences politiques est blessé par un étudiant ;
 - à Padoue la police saisit un arsenal de Molotov dans un pensionnat universitaire ;
 - à Turin, les Brigades Rouges blessent par balle Giovanni Picco, maire de la ville.

GROUPES NATIONAUX

- Brigades Rouges
- NAP
- Prima Linea
- Ronde Proletaire
- Unités Communistes Combattantes

GROUPES INTERVENANT SUR PLUSIEURS VILLES

- Equipe Armée Proletaire
- Equipe Ouvrière Armée
- Equipe Proletaire de Combat
- Lutte Armée pour le Communisme
- Noyaux Communistes Combattants
- Proletaires Communistes Organisés
- Proletaires Armés pour le Communisme

GROUPES LOCAUX

- Florence : Action proletaire
- Turin : Action révolutionnaire, Noyaux armés communistes
- Nuoro : Barbe rouge
- Padoue : Equipe communiste pour le contre-pouvoir, Femmes communistes, Organisation ouvrière pour le communisme
- Milan : Front populaire communiste armé, Justice proletaire, Noyaux proletaires armés, Organisation communiste combattante, Sections communistes combattantes
- Rome : Formations communistes combattantes, Formations proletaires armées, Lutte armée pour le pouvoir proletaire, Ronde communiste pour le contre-pouvoir territorial
- Varèse : Groupe armé pour le communisme
- Bologne : Mouvement proletaire de résistance, Noyaux communistes armés
- Trieste : Noyaux proletaires organisés, Noyaux communistes de contre-pouvoir
- Brescia : Révolutionnaires anti-impérialistes communistes
- Naples : Unité communiste armée
- Trente : Volante rouge.

temoignages divers sur le terrorisme



1. « J'entre. Le chef des flics me rappelle : "venez avec moi, vous" - "où ? il faut que j'aille au boulot" - "venez avec moi", alors je le prends par la cravate et je lui dis : "non mais, c'est toi qui va venir avec moi. Je le tire un peu, puis je lui balance un coup de pied dans les couilles, un autre dans le ventre et je le fiche par terre. Je dis : "ne me faites pas chier, aujourd'hui, on est en lutte, allez vous faire foutre tous autant que vous êtes". Tous les ouvriers qui entraient, un rugissement : ouhhh comme dans les tribus arabes. Tout le monde m'applaudissait ; puis ils m'ont dit : "fous le camp à l'intérieur" et je suis allé au vestiaire : "camarades, aujourd'hui, on est en lutte, tous ensemble, on va faire un sacré bordel". »

« Nous voulons tout »
(Mémoire d'un ouvrier « autonome » italien), Seuil

2. « Quand ils descendent un camarade, ça te semble toujours étrange ce que tu ressens. Cette fois-là, plus encore, parce que c'était un mec de mon âge, un lycéen, je ne sais pas quoi ! La première chose que je pense, c'est, régulièrement "ça aurait pu être moi", même si ça ne risque pas de m'arriver, parce que, aller balancer des cocktails devant une ambassade, je n'en ai vraiment pas le courage. Pourtant, "ça aurait pu être moi". »

« ... quand tu te sens en superforme et que tu te fais descendre par un con de carabinier, que c'est la faute de ce con et de celui qui l'a envoyé si tu en as fini à jamais de manger, de faire l'amour, d'aller au cinéma ou de te baigner à la mer, de penser à ça, ça me fait vraiment flipper... »

« Pourtant, ce matin-là, c'était vraiment beau de rester là, face aux bouilliers en plastique, aux lacrymos et aux mitrailleuses... »

« Si les porcs avaient des ailes »
SAVELLI

3. « Cher camarade, (...) quand je suis rentré de PARIS, j'ai participé à une manifestation de l'autonomie. Durant mon absence de GENES, ils ont arrêté trois camarades de l'AUTONOMIE qui transportaient de l'acide sulfurique pour une action, et ont confirmé en cour d'appel la peine de PERENZO et SANDRO, deux autres de nos camarades, deux ans et quatre mois chacun. »

Nous avons fait un gros bordel : assaut et incendie au molotov d'un local de l'ACLO (une association catholique et

d'un commissariat de police (... Comme ça, ils montent arrêtés avec 7 autres camarades. J'ai connu les prisons. J'ai été accusé de lancement de cocktail molotov, blocage de la voie publique et de dégradation, etc.

Je tiens à te tranquilliser, ces bêtards pourris n'avaient pas de preuve pour transformer l'arrêt en incarcération. Ils nous ont donc relâchés après une journée passée en prison... »
Journal « ITALIE PROLÉTAIRE »

« Entourés par un déploiement policier exceptionnel, ils sont trois dans le box de la 14ème chambre correctionnelle. 3 jeunes de 23, 24 et 25 ans, les cheveux courts, des traits enfantins, apparemment inoffensifs. Lors d'un contrôle de routine, la police, le 13 mai 1977, a retrouvé sur eux : un colt II, 43 chargé, un 357 magnum et un pistolet 7,65 dans la voiture stationnée à quelques mètres de là, les forces de l'ordre découvriront un fusil de guerre, un pistolet-mitrailleur et d'importants stocks de munition... Les prévenus sont inculpés de participation aux NAPAP (noyaux armés pour l'autonomie populaire)... »

LE QUOTIDIEN DE PARIS

« FARID frappa une troisième fois le flic qui s'éroula sans un cri. Il se baissa pour saisir le platon sous les aisselles, le traîna sur trois mètres. Quand il se redressa, MARIUS était à côté de lui et lui tendait un cocktail. Dédé et GRANIER, le visage masqué par un foulard, les dépassèrent à grandes enjambées silencieuses. »

"J'me chope le car de flics" dit FARID.

"attends".
CÉLINE traversa le boulevard, dans l'axe du commissariat ; GUILLAUME au volant de la SIMCA, enclencha la première ; simultanément, GRANIER enflamma le goulot de la bouteille de SIDI-BRAHIM et DEDÉ poussa la porte du poste, qu'il bloqua aussitôt avec un antivol de moto. Bruit de vitre brisée, puis déflagration. FARID s'élança vers le car. GINETTE, au volant de la fiat 1500 passa en première. Le car et la façade s'embrasèrent en même temps. MARIUS et FARID jaillirent comme deux ombres chinoises éblouies et refleurèrent vers les voitures. Comme prévu DEDÉ et GRANIER avaient pris place dans la SIMCA. MARIUS et FARID s'engouffrèrent dans la FIAT.

SIMCA. MARIUS et FARID s'engouffrèrent dans la FIAT.

"Qu'est-ce qu'elle fout, CÉLINE ?" demanda GINETTE dont le pied tremblait sur l'accélérateur. »

LE FEU DANS LE SANG
(SAGITTAIRE)

« DEUX ANS DE PRISON FERME POUR UN AUTONOME - HENRI PEREZ, un sympathisant du groupe « autonome », jugé en flagrant délit pour avoir, le 7 mars dernier, lors d'une manifestation rue LA FAYETTE à PARIS, tiré dans une vitrine avec un pistolet 7,65, a été condamné hier à trois ans de prison dont un avec sursis... »

LE QUOTIDIEN DE PARIS

« C'est alors que tout a vacillé. La mer a charrié un souffle épais et ardent. Il m'a semblé que le ciel s'ouvrait sur toute son étendue pour laisser pleuvoir du feu. Tout mon être s'est tendu et j'ai crispé ma main sur le révolver. La gâchette a cédé. J'ai touché le ventre poli de la crosse et c'est là dans le bruit à la fois sec et étourdissant que tout a commencé. J'ai secoué la sueur et le soleil. J'ai compris que j'avais détruit l'équilibre du jour, le silence exceptionnel d'une plage où j'avais été heureux. Alors, j'ai tiré encore une fois, quatre fois sur un corps inerte où les balles s'enfonçaient sans qu'il y parut. »

L'ÉTRANGER
d'Albert CAMUS (FOLIO)

« J'étais assis dans mon bureau, quand j'ai entendu crier. Une jeune avec une veste et une arme à la main est entrée, puis les autres. Ils nous ont entraînés dans le corridor moi et mes six collaborateurs, mais au mur et armes pointées. Quelqu'un a demandé : "qui est le chef ici ?". Je me suis désigné

et ils m'ont reconduit dans mon bureau. Le chef, celui que j'avais vu en premier, visage découvert, était très nerveux tandis qu'un autre jeune, masqué, se tenait devant moi, avec un grand calme, pointant son pistolet. Au début, je leur avais dit : "ne faites pas de bêtises", mais comme ils n'avaient pas encore utilisé leurs armes, il y a comme un moment d'attente. Mais j'avais compris, à cause du silencieux, que le jeune aux yeux clairs me tirait dessus. Bilan : trois balles aux jambes. »

Témoignage d'un Démocrate-Christien, victime d'un commando des Brigades Rouges
(LIBÉRATION, 24 janvier 1978)

tour d'horizon

La violence européenne ayant beaucoup parlé de la France et de l'Italie, un rapide coup d'œil circulaire nous montre tout de suite que le phénomène est européen.

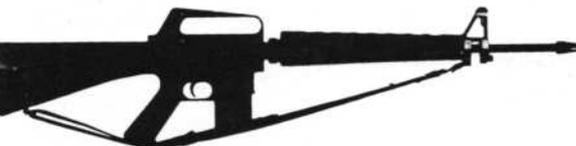
Allemagne : bien sûr ! et surtout la fameuse bande à Baader, mais cette dernière semble décapitée, alors serait-ce fini ? Il paraît que non. Il y a trois semaines, un commando de quatre filles faisait irruption dans une prison-blois de Berlin-Ouest et libérait spectaculairement Till Meyer, un terroriste notoire. L'action était revendiquée par le « Mouvement du 2 juin » (référence aux manifestations étudiantes de 1967 où un jeune homme avait trouvé la mort) qui n'est pas un nouveau venu puisque ce mouvement existe depuis 1971 - il semble donc que le terrorisme continue son bonhomme de chemin en Allemagne malgré une répression dont tout un chacun sait qu'elle fut poussée jusqu'à son plus moderne raffinement. Le Mouvement du 2 juin, moins isolé que la bande à Baader, puise ses racines dans des usines et la communauté alternative de Berlin-Ouest, une organisation à l'italienne qui marque plus des méthodes à l'italienne par le soutien qu'elle possède et entretient dans certaines couches de la population. Le Mouvement du 2 juin, outre l'évasion spectaculaire de Till Meyer, s'est également signalé par deux autres actions récentes : tir dans les jambes d'un avocat, Dietmar Hoala, et envoi d'un colis piégé à un autre magistrat : Eckhard Krumheuer.

Et puis, il faudrait signaler d'autres mouvements terroristes plus locaux : « Les casques noirs » à Hambourg ainsi que d'autres non identifiés.

Voici quinze jours, des élections en Basse-Saxe et à Hambourg montraient que la répression ne pouvait aller plus loin malgré la formidable campagne de la presse, les écologistes (dont tout le monde connaît là-bas l'infiltration par des groupes extrémistes) obtenaient 6,5 % des votes. Le mouvement allemand vers un nouveau départ ?

Belgique : Le terrorisme paraît absent chez notre cousin du Nord. Par contre, les autonomes paraissent prendre une grande ampleur.

Grande-Bretagne : étonnement de notre part, il existe chez nos amis britanniques un mouvement armé et qui plus est paraît le plus fou des mouvements radicaux européens. Il se nomme en effet : « Front de libération des animaux » qui constitue, selon les propres termes de l'organisation, « la couche la plus exploitée de l'humanité ». Ce n'est pas un canular : ils sont déclarés VIP par le gouvernement, c'est-à-dire ENNEMI PUBLIC NUMÉRO UN et ont déjà à leur actif trente-six actions armées et ont coûté à sa royale Majesté des dégâts de l'ordre de 350.000 livres. Six membres de l'organisation sont en prison, dont le plus récent emprisonné, Ronnie Lee (octobre 1977) accusé d'avoir libéré 125 souris dans un laboratoire expérimental. Quelques autres actions : libération de 1.500 chiens dans un chenil (140.000 livres de dégâts), 28 cirques attaqués ou incendiés, 21 boutiques de chasse saccagées, attaque d'un bureau de chasse (18.000 livres), incendie d'une caravane de cirque (1.500 livres). Si vous ne me croyez toujours pas sur l'existence de cette organisation, écrivez à HUNT SABATEURS ASSOCIATION, PO - BOX 19 - TONBRIDGE KENT - ANGLETERRE.



AMANDA LEAR

LE PRODUIT EST LANCÉ

Amanda Lear a remporté 4 Hits aux États-Unis. Mais c'est en Allemagne et en Italie qu'elle connaît le plus de succès. Née en Suisse, elle fut mannequin à Paris, comme Nico, et fut semblablement l'amie de toutes les rock stars. Amie ? Elle n'est pas particulièrement tendre à leur sujet. Aujourd'hui elle fait le régal des lecteurs de Play-Boy, sauf en France où elle demeure presque inconnue. Mais Amanda n'est pas qu'une belle machine à bander. Inconditionnelle de Kraftwerk et amie d'Eno, elle souhaiterait intellectualiser la Disco. Un projet vers lequel elle s'achemine avec la prudence d'un homme d'affaires. « Je me sers de la société de consommation pour la dominer » nous dira-t-elle. L'écoute de son album « Photograph » nous a donné envie de la rencontrer. Le suivant, « Sweet Revenge », sera en vente à l'heure où vous lirez ces lignes. Il y est question de Faust et du Diable.

Intellectualiser la Disco

Amanda Lear : Je n'ai pas pu faire ce que je voulais pour mon premier disque. Pour répondre aux exigences des maisons de disque, j'ai dû faire du commercial, ce qui ne m'a jamais beaucoup plu parce que cela voulait dire la Disco-music, carrément, c'est-à-dire la Machine répétitive.

Luc Lagarde : Ce n'était pas ce que vous vouliez faire ?

Amanda Lear : Non, ce n'était pas ce que j'avais en tête, dison. Mais par contre, ça m'a beaucoup servi parce qu'ayant établi une bonne fote pour toutes le nom d'Amanda Lear, maintenant les gens achèteront automatiquement mon produit. Et je peux me permettre d'aller carrément en avant, de faire une musique plus électronique, plus avancée, plus intellectuelle. Cette critique que l'on a fait, dans le fond, de la disco-music, il faudrait évidemment la pousser plus loin et faire carrément tout un disque par machine, c'est-à-dire se servir au maximum de l'électronique, avec moins d'éléments humains.

Jusqu'à présent, j'ai fait un compromis parce que j'écris mes textes moi-même, donc il y a encore beaucoup d'éléments humains. En fait, il faudrait faire des textes écrits par des machines. Certainement, ce qu'il faudrait, c'est mettre sur scène ma photo, et moi rester à la maison (rires). Non, mais ceci dit, n'est-ce pas, je suis ce qui s'appelle une Reine de la Disco. La différence avec les autres, c'est qu'elles ont toujours été noires. Il y a toujours eu Gloria Gaynor et Diana Ross. Alors on a dit : très bien, on va lancer cette fille avec un gros battage publicitaire et ça doit marcher parce que ce sera la première, la seule, l'unique Blanche à faire danser les gars dans les discos. Et comme tout est basé sur le sexe dans la musique de Disco, parce qu'on va dans les discos pour draguer, pour se défouler, on a tout branché là-dessus. Photos nues dans Play-Boy, posters où on me voyait très sexy dans les journaux allemands. Alors, toutes les semaines, les petits Allemands mettent ça sur les murs de leurs chambres, ils se branlent, et ça ça m'a établie. Maintenant, évidemment, je ne dis pas que je voudrais m'enlaidir à volonté mais j'aimerais intellectualiser la Disco. Tu vas dans une discothèque et tu entends vraiment des paroles, c'est lamentable, la musique est bonne, on a envie de danser, et puis si tu te donnes la peine de les écouter, les paroles ne veulent rien dire en anglais, du reste ça ne veut rien dire dans aucune langue, et c'est assez angoissant. Quant tu penses qu'il n'y a pas quinze ans, les Beatles avaient pour chaque chanson une histoire. Alors je me suis concentrée pour raconter dans chacune de mes chansons au moins une petite histoire, branchée sur la bande

dessinée parce que je sais que les jeunes adorent les bandes dessinées. Ils aiment la science-fiction, l'horreur. Alors, « The queen of chinatown » c'est l'histoire d'une femme très méchante, chinoise, qui vend l'opium. « Blood and Honey » c'est l'histoire d'une femme-vampire qui vient la nuit vous sucer le sang. Dans le prochain disque, évidemment, j'ai voulu aller plus avant, j'ai dit cette fois puis qu'on dit que j'ai la voix sexy, alors très bien ne parlons plus de sexe puisque je suis sexy de toutes façons, je peux chanter n'importe quoi. Et je fais l'histoire de Faust, l'histoire du diable qui demande votre âme et vous promet monts et merveilles en échange. La chanson du diable, c'est mon nouveau 45 tours, s'appelle « Follow me ». Il y a aussi une chanson qui s'appelle « Gold », on y parle de l'or qui dirige le monde, les dollars, les pesetas. Aah ! Il y a une espèce de frénésie. Ce n'est pas un disque intellectuel, mais disons que c'est un compromis vers une chose quand même un petit peu plus intellectuelle. Mon prochain disque, je voudrais aller encore plus avant. Enfin, l'idéal, ce serait de faire une Juliette Gréco des années 80. Arrivé à un certain moment, il faudra une femme intelligente qui sache chanter des chansons cyniques sur des choses actuelles.

Le mot-clef : Timing

Moi, j'ai cru en moi depuis le début.

C'est pour ça que mon deuxième album s'appelle « Sweet Revenge ». Parce que j'ai vraiment pris ma revanche. Ah, je suis très vindicative. Au début, j'ai été m'humilier en allant à toutes les maisons de disques, en disant : « Prenz-moi ; vous savez, je suis vraiment celle que vous avez toujours attendue et ils m'ont dit : non, ça ne nous intéresse pas du tout, et puis alors, comme vous êtes habillée, n'en parlons pas, le cuir noir, non pas question ». Alors que maintenant si on n'est pas en cuir noir, ce n'est même pas la peine d'essayer ; mais il y a 4 ans j'arrivais avec mes idées, mon cuir noir et une étoile rouge peinte sur le front. Alors, ils disaient « quoi, qu'est-ce que c'est ? C'est une terroriste ? ». Tu comprends, mais c'était ce que moi, je voulais vendre. A l'époque, je voulais vendre la femme agressive. C'est-à-dire la nouvelle femme de notre civilisation qui est méchante, enfin non pas méchante, mais disons qui n'est plus la douceur même. Et on m'a dit : « Vous avez tort », alors j'ai dit très bien, vous verrez un de ces jours. En effet, maintenant, c'est carrément Blondie, les Runaways. C'est ce que je faisais, mais maintenant ça ne m'amuserait plus de le refaire. Tu comprends, dans la vie, c'est une question de Timing. Il y a dix ans ou plus, c'était Brigitte Bardot. Elle a quand même influencé toute la génération des filles en mini-jupe, avec les cuisses nues. Jusqu'au jour où Ursula Andress est sortie de l'eau, dans un film de James Bond. Les

gens ont dit : « Oh dis donc, cette fille toute nue, une Amazone ! ». Où était-elle ? Cela faisait 15 ans qu'elle était à Hollywood, la malheureuse, et que personne ne voulait la faire travailler. Seulement elle est arrivée au moment juste, le jour où elle est sortie de l'eau, les cheveux mouillés, les épaules larges et un couteau en main ; c'était la nouvelle femme. Elle était agressive, tu comprends et ça c'était le Timing. C'est la même chose pour moi comme pour tout le monde. Il y a quelques années, on ne voulait pas de moi. Maintenant je représente évidemment la fille d'aujourd'hui, parce que c'est un mélange de science-fiction, de mode, et de sophistication liée à un côté superficiel hérité d'Hollywood. De même, Charlotte Rampling pour le cinéma. Ce qui est impensable si tu la compares à Gina Lollobrigida, il y a vingt ans. C'est dire que l'attitude change. Regardes, il y a dix ans, au temps de Janis Joplin — aujourd'hui elle ferait rire tout le monde — à l'époque, il fallait avoir l'air de souffrir, il fallait être habillée, vraiment, avec des chiffons. Aujourd'hui si tu as l'air de souffrir, on n'en veut pas. Il ne faut surtout pas avoir l'air de souffrir. Prenons un autre exemple. Il y a aujourd'hui tout un retour à l'Allemagne. La nostalgie, Marlène, etc. Or, si Marlène aujourd'hui recommençait, Marlène devrait faire de la Disco. Elle ne vendrait pas un disque sinon. La Nouvelle Marlène ferait de la disco,

comme tout le monde. Il était donc logique — suivant la fameuse logique allemande — de créer une Marlène pour la disco et c'est ce qu'ils ont fait de moi. Alors je suis tellement préoccupée par le rôle de Marlène que j'ai dû faire exprès de faire une parodie d'elle sur mon dernier disque. Ce qui ne me plaisait pas du tout, évidemment, alors je me suis moquée de Marlène.

Bowie ne connaissait pas Fritz Lang

Je me suis liée d'amitié avec Eno, c'était au fond dans tout le groupe Roxy, le seul avec qui je pouvais communiquer. C'est un garçon très intelligent. La chose très amusante, c'est que j'ai rencontré Bowie grâce à Roxy Music. Bowie m'a vue sur la pochette du disque et puis il a voulu me connaître, et c'est moi qui lui ai fait rencontrer Eno. A l'époque, Bowie était en plein dans Ziggy Stardust, les souliers à plateforme, etc. Alors moi, je l'ai branché sur l'Allemagne. C'était d'ailleurs le jour de son anniversaire. Ce jour-là, je l'ai emmené voir un film de Fritz Lang : Metropolis. Et Bowie n'avait jamais entendu parler de Fritz Lang.

Luc Lagarde : Ah bon ? Moi, je pensais au contraire que Bowie avait une espèce de culture encyclopédique.

Amanda Lear : Ah non, pas du tout. Non, Bowie a cette grande qualité, c'est



qu'il s'enthousiasme pour quelque chose et qu'il s'y met à fond. Moi, quand je l'ai connu, Bowie, c'était uniquement la science-fiction, les bandes dessinées. Alors je lui ai parlé de l'expressionnisme allemand et tout de suite (Amanda clique des mains), ça a été Vive l'expressionnisme allemand ! On se coupe les cheveux, et en avant le Noir et Blanc ! C'est bien dans le fond parce que les bonnes idées, il faut les exploiter. Bowie est le seul de tous les chanteurs pops que j'ai connus qui se cultive un peu. Il sait qu'il n'a pas été à l'école, et si tu lui parles, par exemple, d'Aldous Huxley, il te dira : « Comment ? Qui ça ? - Huxley. - Comment ça s'écrit ? » Et alors le lendemain il achète le livre et il les lit tous, donc il a cette espèce de soif de rattrapper le temps perdu. Les héros d'aujourd'hui, ce sont les pop stars. Donc, tu comprends, c'est ton devoir de t'informer, de lire, de te cultiver parce qu'il y a toute une jeunesse qui a les yeux fixés sur toi. Ce que je critique chez eux, c'est ce fait qu'ils s'en foutent absolument. Ils ne cherchent pas à influencer leur génération, à les aider, à s'occuper de leurs problèmes. Ils ne sont pas intelligents en plus, ils ne disent que des conneries. Bowie, on l'accuse beaucoup de voler. Et alors, c'est vrai, mais les bonnes idées sont faites pour être volées. L'essentiel c'est le résultat. J'adore Lou Reed, par exemple. Il faisait ce qu'on fait aujourd'hui avec le Velvet Underground. Une très bonne chanteuse comme Nico, si elle ne prenait pas autant de mandrax, tous ces gens m'ont beaucoup influencée. Seulement, pour faire ce métier, il faut beaucoup de discipline et je suis très disciplinée. Je ne fume pas, je ne bois pas et je dors seule. Je fais un métier, tu comprends, c'est pour ça que ça s'appelle Music Business. Je suis un produit, comme le papier hygiénique. Avec le rythme de vie que j'ai, je ne peux pas m'amuser et travailler en même temps. Seulement, dès que les disques commencent à moins se vendre, alors c'est à ce moment-là qu'on te voit chez Castel. Quand tu vois Mick Jagger faisant du shopping à Paris, c'est que Mick Jagger, en ce moment, il ne vend pas de disques. Mais ceux qui travaillent, on ne les voit jamais nulle part. Chez Castel, tu ne vois jamais Kraftwerk (tires).

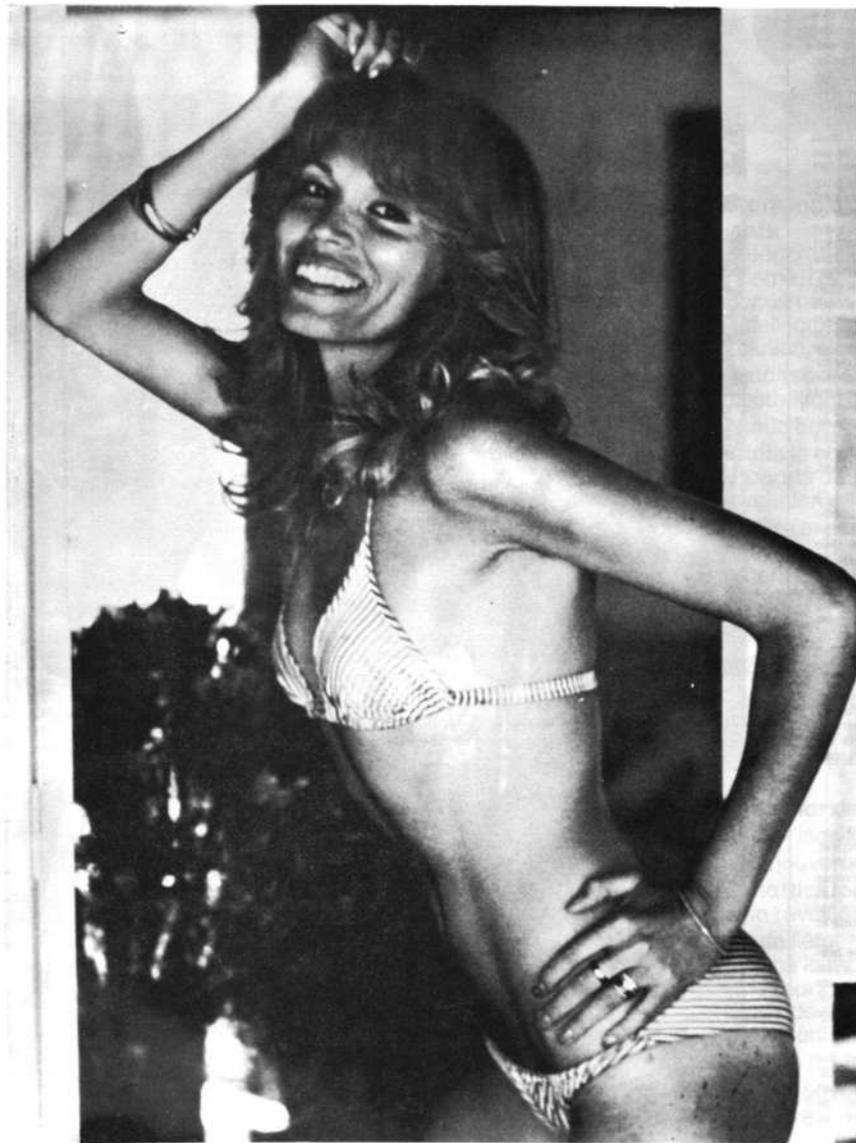
Luc Lagarde : C'est un peu comme une vie de sportif, finalement.

Amanda Lear : Oui, ça ressemble beaucoup, en fait, à l'entraînement du Basketball.

Les gros marchés, d'abord

Luc Lagarde : Et la France, jusqu'ici ?

Amanda Lear : La France, jusqu'ici, je l'ai négligée évidemment pour beaucoup de raisons. D'abord parce que je sais que la France est un pays chauvin, où vous devez continuer avec Sylvie, Sheila, et Mireille. Ceci dit, le public français est très long à conquérir, mais c'est le plus fidèle. Ça, je dois dire, une fois qu'on a un public ici, c'est pour 20 ans (Amanda évoque Dalida en riant). Alors je me suis dit, tant qu'ils voudront un produit en français, ce n'est pas la peine que je me donne du mal pour eux puisque je ne chante pas en français. D'autre part, ma maison de disques, pour des raisons de business, a voulu d'abord se concentrer sur les gros marchés, c'est-à-dire le Japon, l'Allemagne, l'Amérique qui sont vraiment des marchés où l'on vend des millions de disques. Après, les petits marchés comme l'Espagne, etc., bon, on verra. Maintenant que le nom d'Amanda Lear est établi, on commence à se concentrer sur la France, la semaine prochaine, j'irais en Espagne, ça marchera ou ça ne marchera pas, je ne sais pas, ce n'est pas une règle que parce qu'on est célèbre dans un pays on doit automatiquement l'être dans un autre. Mais ça devrait marcher parce que mon produit est disco et la disco devrait marcher en France. Grace Jones a très bien marché, c'est tout de même incompréhensible, mais elle a très bien marché. En Angleterre, elle n'a pas vendu un disque. Parce que l'Angleterre ne se préoccupe pas de disco, l'Angleterre n'a pas de discothèques, l'Angleterre ne danse pas. Ils vont dans les pubs et ils aiment le punk. Ils



sont les seuls, d'ailleurs, au monde. L'Amérique, par contre, ne parle que de disco. Et alors, évidemment, moi qui étais prête à abandonner le disco parce que j'en avais jusque-là, je me suis dit que je ferais encore 1 ou 2 45 T de Disco. Ce qui est exceptionnel, c'est qu'en un an, j'ai eu 4 hits là-bas. Ce qui veut dire que maintenant le public aime mon produit. Seulement en France je n'ai pas eu de promotion aussi ne me connaissent-ils pas. Et la radio a comme toujours une réticence : ils disent Amanda, ça ne me plaît pas, alors je ne la passe pas. Alors ça, c'est l'apanage d'un régime totalitaire, ce n'est pas vraisemblable ! Tandis que je viens d'Italie où il y a 3 000 radios libres qui disent que si la radio italienne ne me passe pas, nous on s'en fout, nous on l'aime, et ça m'a beaucoup aidé. Mais en France, si on est pas à Radio-Luxembourg ou à Europe 1, c'est fini. Et comme je ne suis pas passée là, on ne parle pas de moi. En France, évidemment, le milieu de la mode me connaît. Mais, tu comprends, il faut avoir plus de fans que ça. Ceux qu'il faut conquérir, ce sont ceux qui regardent la télévision le dimanche après-midi. C'est ce public-là qui m'intéresse.

A Londres, ils parlent d'Amanda la Choucroute

Luc Lagarde : Et le choix sur l'Allemagne, le choix sur le fait d'enregistrer à

Munich ? Il me semble que Donna Summer enregistre à Munich, Bowie, etc.

Amanda Lear : Ah, tout le monde. Tout le monde enregistre à Munich. Ce qui évidemment emmerde beaucoup la presse musicale anglaise. Ils sont tous étonnés parce que ça veut dire que l'Angleterre a complètement perdu sa prédominance. Moi, quand je donne une interview à Londres, ils disent, oui d'accord, Amanda, disons, c'est la choucroute, Amanda. C'est vraiment la musique Disco faite par computer à Munich. Et je dis mais oui, vous avez absolument raison, c'est fait par computer, en effet, c'est fait à Munich, et on en a vendu un million. Il se trouve qu'un million de gamins qui achètent un disque, ça doit être bon. D'après la formule d'Andy Warhol, « Art is Business, Business is Art », si ça fait du bon business, ça doit être artistique. C'est-à-dire que ce qui est multiplié à des millions d'exemplaires, au bout d'un moment devient de l'art. La Joconde seule, c'est un tableau qui n'a vraiment aucun intérêt. Le fait que la Joconde ait été multipliée à des millions d'exemplaires, alors là c'est de l'art. La théorie d'Andy Warhol est tout à fait vraie. Bon, nous vivons dans une société de consommation, j'en suis tout à fait consciente, et je me sers de la société de consommation pour la dominer, plutôt que d'être anarchiste. J'aime tra-

vailer en Allemagne parce que l'Allemagne est complètement dominée par la technologie et on voit vraiment là-bas les ravages de l'homme dominé par la machine. Il est donc normal qu'un pays comme l'Allemagne ait produit Kraftwerk parce que c'est vraiment le pays où ça devait arriver. Et l'une des raisons pour laquelle Bowie vit à Berlin, c'est qu'on ne paye pas de taxes.

Ce que permet la Télévision

Mon public a 18 ans, il se préoccupe de bandes dessinées et de sexe. Très bien, je leur donne des bandes dessinées et du sexe. Quand ils grandiront, ils commenceront à se préoccuper de religion, de mysticisme. A ce moment-là, je leur donnerais ce genre de choses. Évidemment, il semble que je sois très maligne. Mais, bon, je veux être quelqu'un qui dure : je ne veux pas avoir un hit et qu'on n'en parle plus. Alors ça c'est le danger quand on a juste une musique et pas de personnalité. Si, comme moi je tais, on se concentre à publiciser la chanteuse et non pas la chanson, le public est amoureux d'Amanda Lear et continuera à acheter Amanda Lear dans dix ans, enfin espérons. C'est-à-dire qu'ils ne sont pas amoureux de Queen of Chinatown, ils sont amoureux de moi. D'où l'impor-

tance capitale de la télévision. C'est grâce à la télévision que je suis devenue ce que je suis devenue. Je suis passée à la télé avec des robes outrageuses au maximum, ce qui fait que toutes les gamines de 14 ans m'écrivent des lettres. Et ça, ça n'est pas à négliger, parce que le public féminin est très important. Il faut penser qu'il n'y a pas que les garçons qui achètent mes disques mais aussi les petites filles. Elles sont à l'âge où elles sont préoccupées de leur charme.

Le phénomène physique de la voix

Le premier disque que j'ai fait, avec **David Bowie**, qui n'est jamais sorti, ça s'appelait Stars. C'est merveilleux parce qu'on avait fait cette chanson (Amanda en chante un bout : « Sta-a-a-ars... ») et puis on l'avait réinterprétée lentement, puis accélérée, et la voix donnait exactement la même chose, c'est-à-dire une voix fausse, électronique, inquiétante. Et j'ai rencontré un garçon qui voulait faire une thèse sur les vibrations des cordes vocales. Pourquoi certaines voix te donnent la chair de poule et d'autres pas. C'est un phénomène, tout de même. Alors on a étudié ça et il y a une relation directe entre la voix et le cerveau d'où partent les pulsions sexy. Il donnait comme exemple que la voix était jetée sur le palais qui la renvoyait sur la langue. C'est vraiment un phénomène physique.

Luc Lagarde : C'est tout un mouvement.

Amanda Lear : Absolument. Et par exemple, ma professeur de chant me faisait chanter le plus haut possible. Et quand je suis arrivée dans le studio, mon producteur m'a fait fumer un paquet de cigarettes pour que j'aie la voix un peu comme ce matin, tu vois (Ce matin-là, c'était une voix rauque). C'est cela qu'il voulait. Alors je me suis dit que ce n'était pas la peine que je me fatigue à prendre des leçons de chant.

La photo est un mensonge

Luc Lagarde : Tu parlais de la photographie dans ton premier album. A propos de l'importance que l'on accorde à se regarder sur une photo, est-ce que tu as des idées là-dessus ?

Amanda Lear : On n'est jamais en fait comme on se voit. C'est-à-dire que moi je me voyais d'une certaine façon et pour cela je choisisais toujours des photos où je me trouvais bien. Évidemment, les photos où je me trouvais bien, c'est celles où je ne me ressemblais pas. Toutes les choses que l'on ne veut pas voir, quand on ne les voit pas sur une photo, on se dit : « tiens, je suis bien sur cette photo ». Donc la photo est un mensonge. Après, quand on se voit au cinéma, alors là on se voit vraiment comme on est et ça fait un choc. Et c'est la même chose dans la vie ; quand je lis des interviews sur moi, je me dis : tiens, mais je ne me reconnais pas du tout comme ça ! Mais puisqu'eux ont écrit cela sur moi, peut-être que c'est eux qui ont raison, peut-être que la vraie Amanda Lear, c'est celle dont ils parlent et pas celle que moi je crois connaître. Peut-être que la vraie Amanda Lear, je ne la connais pas du tout. Peut-être que nous sommes uniquement l'impression que nous donnons. Ce que toi, tu sais que tu es, personne ne le sait. Donc, en fait, tu es vraiment ce que les autres voient de toi. Alors évidemment, ça crée toutes sortes de problèmes.

Sur ce, nous quittons **Amanda Lear**, ce pur produit du capitalisme industriel qui sait le prix qu'elle vaut et comment monter en Bourse ; qui l'avoue avec cynisme, en attendant d'être au sommet, là où on peut se permettre de refuser par exemple une version de « These boots are made for walkin' » qui lui a été imposée de force. Elle deviendra, c'est sûr, la **Juliette Gréco** qu'il nous faudra à l'oree des 80's.

Propos recueillis par Luc Lagarde Photos EURODISC

VIVA FUTBAL!

Ce n'est pas parce qu'on fait jouer ensemble seize des meilleurs équipes du monde que l'on obtient les plus beaux matchs. La première moitié de ce mondial a été assez terne et médiocre. Nous n'avons pas tellement eu l'occasion de nous enthousiasmer. Le jeu est souvent petit, défensif, lent. Les équipes ont plus peur de perdre qu'envie de gagner. On a vu très peu de véritables attaques pour l'instant, et l'ombre de Pelé et de Mexico 1970 plane sur nous et nous rend un peu tristes. Il est vrai que depuis, le jeu a changé. La Hollande et l'Allemagne ont fait école et les virtuoses ont peu à peu disparu pour faire place aux techniciens. Le réalisme s'est installé et n'est pas près de quitter le poste de commandement. Ce n'est pas la seule raison qui fait que ce mondial est terne. L'environnement politico-social joue un rôle prépondérant dans cet état de fait. Au Mexique en 70, c'était l'explosion. Le jeu était ouvert et le spectacle était total. Les stades ne désertaient pas et c'était la kermesse, aussi bien dans les tribunes que sur le terrain. Même l'Italie en plein dans sa période ultra-défensive (Catenaccio) s'est mise à marquer des buts et à concéder (victoire 4 à 3 en demi-finale contre l'Allemagne, défaite 4 à 1 contre le Brésil en finale). En 1974, c'était l'Allemagne qui organisait la Coupe. Le jeu était très technique, épre. On a assisté à beaucoup de calculs, et certaines équipes ont même arrangé des matchs nuls ou des défaites face à des équipes bien moins fortes, si cela pouvait les aider par la suite. Avant, je n'aurais vu cela !

Cette année, le jeu me paraît constipé, à l'image de la vie politique argentine. Le public est aussi un facteur important dans l'élaboration du jeu. Le public argentin est le public le plus difficile qu'il m'a été difficile de voir. Il ne vibre que lorsque son équipe mène au tableau d'affichage et il déserte les stades lorsqu'elle ne joue pas. Le football est le dernier moyen qu'il reste à ces gens d'extérioriser leur violence et leur agressivité, et ils n'admettent pas d'être volés sur l'intensité du jeu. Il faut dire que souvent la paye du mois est passée dans l'achat d'une place au marché noir.

Coupe du monde d'un niveau assez moyen, donc. Si elle continue sur cette lancée, il faudra l'oublier. Par contre, elle aura au moins servi à faire un peu de jour sur la dictature fasciste qui sévit là-bas. C'est tout de même toujours cela de pris !

Cris et chuchotements

A l'heure où nous bouclons ce numéro estival, la Coupe du monde n'est pas terminée. La moitié des équipes reste en lice et, mis à part l'Écosse tous les favoris ont passé le premier tour. Les quatre clients les plus sérieux à la victoire me paraissent être l'Italie, l'Argentine, la Hollande et le Brésil.

La France, elle, a été éliminée dès le premier tour. La presse a démesurément grossi l'événement en colportant tous les bruits de couloir et en grossissant des anecdotes secondaires. L'année n'a pas été faste pour la France et ceci explique peut-être cela.

Car pour la France, l'année 78 aura été celle des rendez-vous manqués. Jugez-en vous-mêmes : l'année dernière, tout le monde était d'accord pour dire qu'en 78 on verrait de toutes les couleurs. La gauche au pouvoir, les punks et les autonomes saccageant tout dans nos villes endormies, et la France gagnant la Coupe du monde de football. La France éternelle, quoi. Les premiers en tout. Eh bien c'est raté. La gauche a pris une veste aux élections, les punks sont une espèce en voie d'extinction, nos autonomes sont battus par leurs confrères allemands et italiens, beaucoup plus performants, et la France s'est fait sortir dès le premier tour de la confrontation mondiale.

Et pourtant... Et pourtant, il y avait longtemps que la France n'avait pas eu une équipe aussi talentueuse, pratiquant un jeu aussi ouvert et offensif. L'équipe de France n'a pas mal joué. Mis à part le match contre l'Italie où elle fut méconnaissable, elle a montré qu'elle aurait pu faire jeu égal avec toutes les formations en présence. Ce qui lui a manqué le plus, c'est une préparation psychologique à ce qui l'attendait. Les Français n'ont à aucun moment été dans l'esprit de ce mondial. Les joueurs et leur sympathique entraîneur ont été ballottés, manipulés, bafoués par les charognards de tous poils (journalistes, dirigeants, industriels) qui ont monté en épingle des anecdotes dérisoires (« affaire Adidas »), qui ont essayé de monter les joueurs les uns contre les autres, et surtout de jeter le discrédit sur Michel Hidalgo et ses méthodes non dirigistes. L'ambiance à l'Hindou-Club, l'hôtel où s'est installée l'équipe de France ressemblait, selon des témoins dignes de foi, à l'ambiance du Club Méditerranée en pleine saison. C'est tout dire. Les Français sont venus participer à la grande fête du football. Les autres équipes, elles, sont venues pour gagner. Coûte que coûte. Toute la différence est là. Et elle est d'importance. Je ne suis pas de ceux qui vont pleurer ou être tristes. La France a perdu, et le football n'est qu'un jeu. Il ne s'agit pas ici de spéculer sur ce qu'aurait fait l'équipe de notre pays si elle avait joué dans des conditions idéales. Non, il faut rétablir les faits tels qu'ils se sont produits, et non tels que la grande presse les a présentés, dans son souci de trouver des raisons vagues et



la défaite, et surtout des responsables et des têtes à couper.

Première tempête dans le verre d'eau du Club de France : le scandale des épouses de joueurs admises à venir à Mar del Plata avec leurs maris respectifs. Dans les milieux sportifs, il y a toute une mentalité adjuvant de carrière qui empêche beaucoup de gens d'apprécier le sport à sa juste valeur. Bathenay et Platini se sont fait accompagner de leurs femmes. Dans les couloirs et sous le manteau, on a beaucoup critiqué le « laxisme » de M. Hidalgo : « tu comprends, les femmes ça fout la merde partout, elles ne causent que des bisbilles, et puis le foot, c'est une affaire d'hommes. En plus, les rapports sexuels ça fatigue l'athlète avant la compétition et ça l'empêche de jouer sur sa valeur ». Inutile de vous dire ce que je pense de ces réflexions d'une portée philosophique si intense. Pour mémoire, je rappelle cette étude de chercheurs américains, publiée après les jeux olympiques de Montréal, qui montraient que les rapports sexuels ne nuisent pas à la performance sportive (et quand bien même cela nuirait...).

Deuxième scandale : l'affaire ADIDAS. La Fédération française de football a passé un contrat avec la société Adidas pour équiper l'équipe de France. Bien sûr, c'est Adidas qui paye... la fédération. Les joueurs, eux, ne touchent pratiquement rien là-dessus. Si, une prime

de 1.500 francs par match. Les joueurs ont revendiqué une augmentation substantielle de cette prime. Adidas a tenu bon et a refusé de manière catégorique. Alors, juste avant le match contre l'Italie, un vent de révolte a soufflé sur les vestiaires des Français. Et l'Argentine a connu la première grève sur son territoire depuis bien longtemps. Ont-ils refusé de jouer tant qu'ils n'obtiendraient pas satisfaction ? Fichtre non. Ont-ils choisi de porter des souliers d'une autre marque ? refichtre non. Alors quoi ? Pour vous permettre de mieux comprendre, il faut vous dire que le signe distinctif des chaussures Adidas, c'est trois bandes blanches sur le côté. Avant chaque match international, une heure avant le coup d'envoi, les joueurs doivent repeindre les trois bandes pour qu'elles soient plus visibles et que les petits enfants, le lendemain du match, s'achètent les mêmes chaussures que Platini. Ce jour là, les joueurs ont refusé la séance de ripolage. La belle affaire ! La presse française a déliré en disant que la France a perdu parce qu'il y a eu ce petit incident. Ils ont sermonné les joueurs sur leur cupidité et leur manque de tact. Des dirigeants de clubs français, en gouquette à Mar del Plata, ne se sont pas privés de critiquer les joueurs, certes, mais aussi Michel Hidalgo qui, selon eux, n'a pas eu assez de poigne puisqu'il n'a pas réprimé la révolte à « l'Argentine ».

Dernier scandale : les joueurs au lieu de s'en-

traîner, ont parlé politique. Il est évident que pendant le stage préparatoire du Touquet, les joueurs ont souvent parlé de l'Argentine, de la dictature militaire et de la campagne de boycott. Il suffit de lire les déclarations des uns et des autres pour savoir qu'il y a eu de farouches empoignades sur ces sujets. Rochetaud déclarait il y a quelques jours : « ce qui m'a gêné le plus, c'est que dans tout ce brassage d'idées, on a finalement oublié ce qui me touche le plus : la situation en Argentine à propos de la junte militaire... ». Le même jour, Platini se plaignait du manque de préparation avant la Coupe : « Au Touquet nous parlions essentiellement de politique, de la situation en Argentine, du boycott, des détenus. On arrivait, on repartait ». Là encore les critiques ont été vives à l'égard de Michel Hidalgo par ceux-là même qui sont scandalisés lorsqu'un comique en renom déclare que « les sportifs sont tous des cons ». Mais dès que ceux-ci essaient de comprendre ce qui se passe autour d'eux, ces mêmes gens leur demandent de se taire et de taper dans le ballon.

Dimanche 25 juin, nous connaîtrons l'heureux vainqueur. Ce jour-là les fans comme moi se mettront en hibernation pour quatre ans et se réveilleront à Madrid aux alentours du 15 juin 1982. N'oubliez pas de me réveiller, j'ai le sommeil lourd.

Sybiline Vierzon

COPI

Copi dessine : « J'ai commencé par dessiner parce que ma mère m'a appris à dessiner quand j'étais très petit, très très petit, quand je ne savais pas écrire, comme tous les enfants ils savent dessiner avant qu'ils n'écrivent, mais ceci dit j'ai appris à écrire en même temps ».

La Dame assise : « L'idée ne m'est pas venue mais m'a été imposée par un

graphisme qui était celui du Nouvel Observateur à cette époque-là, qui n'est évidemment plus le même. Parce qu'à ce moment-là je faisais des dessins qui étaient très grands, un peu dans le style que je fais maintenant dans Hara-Kiri et dans l'Observateur il n'y avait pas de place, c'était un hebdomadaire et alors j'avais une demi-page. Dans cette demi-page, pour ramasser les histoires j'ai dû faire deux choses : simplifier les textes au maximum pour qu'ils prennent moins de place et en même temps pour laisser plus de place au texte, j'ai dû assier le personnage pour qu'il prenne moins de place. C'est pour ça qu'elle est devenue assise et j'ai éliminé tout mouvement du dessin, avant j'aimais dessiner des choses qui bougeaient pour faire quelque chose de plus concis, faire plus de choses dans un même espace ».

Le Théâtre de Copi : « J'ai commencé à écrire des pièces quand j'étais assez jeune, j'avais 12-13 ans et puis j'ai abandonné à l'âge de 20 ans et je n'ai pas écrit jusqu'à l'âge de 25-26 ans, ce qui fait beaucoup. J'ai commencé avec Savary et avec Lavelli, mais il allait de soi que c'était faire les textes, jouer, faire les lumières, la bande son. Je n'ai jamais séparé le théâtre écrit du théâtre joué. Quand j'écris un roman je pense à n'importe quoi, à tout ce que je passe par la tête mais quand j'écris du théâtre, je pense à chaque machiniste autant qu'aux comédiens que je connais. D'ailleurs j'écris seulement pour les comédiens que je connais ou avec lesquels j'ai joué ou pour moi-même. C'est tenu tout ensemble pour moi le théâtre c'est tenu avec les projecteurs autant qu'avec le texte... Je vais très peu au théâtre mais du théâtre j'ai une connaissance interne et je vois ce que font les gens que je connais par ailleurs, qui ont travaillé avec moi ».

Copi acteur : « J'aime beaucoup jouer, je n'aime pas jouer tout le temps. Je n'aime pas comme métier, parce que c'est aberrant, comme je n'aime pas être écrivain tout le temps ou dessinateur tout le temps, ou metteur en scène. Parce qu'il y a un moment où on s'ennuie à l'intérieur d'une profession. Mais là par exemple, je n'avais pas du tout envie de jouer, j'avais refusé de jouer dans la pièce que j'ai écrite avec Savary, c'est

une pièce qui se passe en Argentine et qui est une reconstruction d'une certaine Argentine qui finit juste le jour de l'arri-



vue de ces gens au pouvoir, qui va être jouée par des comédiens argentins excellents qui jouent en français, mais qui connaissent très bien toutes les racines de ce théâtre-là. Il y a beaucoup de décor. J'avais pas envie de jouer puis je suis allé à Barcelone, j'ai vu un théâtre et je suis tombé amoureux du théâtre, puis je vais aller le jouer en espagnol. J'aime monter sur scène de temps en temps, parce que c'est vraiment très tonifiant, au moins une fois par an ».

Jean-François Charpin : Vous n'avez jamais joué dans une pièce écrite par quelqu'un d'autre ?

Copi : J'ai joué une fois dans une pièce d'Arrabal, mais je faisais un personnage immobile du début jusqu'à la fin dans une mise en scène de Savary. Le personnage était merveilleux ; il arrivait à être absolument inquiétant. J'arrivais à ne pas bouger du tout sauf dans le noir, où on se passait une bouteille de whisky et puis je restais comme ça pendant des heures, habillé d'un costume gris. J'aime mieux jouer avant parce que main-

tenant ce qu'il y a, quand on joue, c'est que ça prend toute la journée et que c'est très fatigant. On joue à 8 h du soir et il faut être au théâtre à 5 h de l'après-midi. Puis il faut être très en forme, c'est-à-dire ne pas traîner trop tard le soir, mais comme on sort à minuit, on va toujours dîner, c'est-à-dire que toute la journée est fichue. Je dois dissiner 3 mois par an, mais j'écris tous les jours. J'écris 5-6 heures par jour et quand je joue au théâtre je sais que je ne peux pas écrire, ça me manque énormément, je n'ai pas le temps. Et puis, ça me fatigue, le théâtre. Le théâtre que j'écris est très fatigant pour moi parce qu'il faut courir tout le temps et crier des trucs. Et moi je suis un écrivain plutôt ; je préfère rester assis sur ma chaise ».

Le cinéma : Ça fait 10 ans que je n'ai pas mis les pieds au cinéma, ça paraît bizarre ! J'ai vu seulement des films à grand spectacle, « La Tour infernale », des choses comme ça, parce que c'est la seule chose qui m'impressionne dans le cinéma. Je suis allé beaucoup au cinéma jusqu'à l'âge de 22 ans mais ça fait bien 16 ans que je ne vais plus au cinéma ».

Copi écrivain, J.F.C. : Avez-vous déjà rencontré votre compatriote Borgés ?

Copi : je ne l'ai jamais rencontré. Nous appartenons à une même famille d'écrivains, mais peut-être que ce que vous trouvez d'argentin n'est qu'anglais, parce que la littérature argentine a proprement parler est très différente, beaucoup plus criée, plus italienne, plus chantée... J'ai été certainement très influencé par lui, parce que c'est un de mes écrivains préférés et que je l'ai beaucoup lu entre 15 et 20 ans. Il a écrit une nouvelle que je considère comme une des meilleures que j'ai jamais lues, qui s'appelle La Mort, c'est une très courte nouvelle qui se passe en Uruguay et ça m'a beaucoup influencé pour la nouvelle que j'ai écrite, qui s'appelle « L'Uruguayen ». Je ne dis pas que je lui ai pris des idées, mais elle m'a influencé comme une possibilité d'autre chose, comme on est influencé les uns par les autres toujours. Moi je ne lis plus depuis que je ne vais plus au cinéma, je n'ai pas un seul livre, je n'ai même pas les miens, et je ne lis rien ou bien je prends trois mois pour lire un livre, comme si je l'écrivais pratiquement, parce que je ne peux pas lire, ça me fait écrire mal quand je lis. Alors je me rends compte que mes influences sont très vieilles, que tout s'est transformé d'une façon différente, que les gens qui lisent parce que les écrivains d'habitude lisent et alors j'ai des influences qui sont très anciennes, j'ai des influences que je ne connais même plus ».

Propos recueillis par Jean-François Charpin

Nous ne vous offrirons pas les dernières nouveautés. Non, au contraire ! L'été s'est toujours trouvé être l'époque privilégiée des bouquins inutiles, qu'on peut lire à tête reposée, à contre-courant de l'actualité littéraire. Cette tendance est encore plus vraie pour une année 1977-1978 qui a revêtu constamment une couleur d'automne, ardoisée de fleurs fanées tant personne n'arrive plus à pondre quelque chose de fondamentalement nouveau — à force de réfléchir sur le nouveau, on ne finit par écrire que du vieux — et parés tout les bouquins ne font que suivre les idées de l'époque. Alors, de même que le passé revient en force, on se surprend à aimer de nouveau ces vieux classiques qu'on avait enfouis au fond des placards dont l'odeur nous rappelle étrangement l'antimite — et l'on relit des choses qu'on n'aurait jamais cru relire — chacun possède ainsi des trésors cachés, précieux livres jaunés, affectifs, qu'on se réservait pour plus tard — eh ! bien, mes amis, ce plus tard est arrivé et je ne saurais que vous conseiller de relire vos vieux bouquins favoris. Quant à moi, si le cœur vous en dit, je ne vous proposerai qu'un seul livre que j'ai déjà lu trois et demi :

LES AVENTURES DE TOM SAWYER de MARK TWAIN : admirable ! ce jeune voyou qui traîne les ruisseaux dans un minable bled près du MISSISSIPPI, n'arrête pas de faire des tours de cochon à toutes les institutions en place, c'est-à-dire, sa vieille tante, l'instituteur grincheux, etc., en compagnie de son inséparable et non-moins

voyou de compère HUCKLEBERRY FINN — et c'est comme une cure de jeunesse que de retrouver avec TOM ce goût des farces gratuites — son amour naïf pour la douce MOLLY sa copine de classe nous fait également beaucoup de bien — nul romantisme, nul libération l'adadans, TOM et MOLLY ne se posent guère de questions et ne cherchent pas les étiquettes, leur amour est seulement entaché des épines des buissons dans lesquels ils se donnent rancart — il leur arrivera à tous trois, TOM, MOLLY et HUCKLEBERRY une formidable aventure dans une caverne avec de vrais brigands (bon dieu, il ne pourrait pas m'arriver les mêmes aventures ?!!!) dont je vous laisse l'exclusivité de le découvrir vous-mêmes — la fin est très nettement une concession à l'ordre établi, mais après tout, cela ne m'a jamais empêché d'imaginer une autre et on comprend MARK TWAIN quand l'on se rappelle l'époque puritaine où fut rédigé le livre — pour finir, gaffe, les copains, c'est l'heure de la récré et je passe la parole à LUC LAGARDE.

J.G.A.

FLAUBERT BOUVARD ET PÉCUCHE

Bouvard et Pécuchet, ce sont deux honnêtes fonctionnaires rompus au rythme morne d'une vie médiocre et routinière, qui se rencontrent sur un banc, et se découvrent aussitôt de nombreuses affinités, c'est ici que commence une longue amitié. Ensemble ils vont quitter l'ennui de leur travail, et s'adonner à toutes sortes de carrières rapidement

avortées, telles que l'horticulture, l'archéologie, l'élevage ou la chimie. Une curiosité dévorante qui s'accompagne toujours d'une incompétence rare. S'ensuivent autant de lamentables échecs. Médiocres fonctionnaires ils étaient, médiocres fonctionnaires ils redeviendront. Et ce malgré leurs multiples engouements, leur insatiable appétit, leur éveil constant. Le livre est drôle et l'idée singulière. Quant à l'écriture, elle est enjouée autant que précise, avec un joli coup de plume qui vous pète dans l'œil.

DENIS DIDEROT JACQUES LE FATALISTE

Au siècle des lumières, il y avait des jeunes gens doués et mondains que tout le monde s'empressait de lire, parisianisme oblige. Ils s'appelaient Voltaire et d'Alembert. Aujourd'hui nous avons Henry-Lévy et Glicksman. Mais à l'époque, il y avait aussi Denis Diderot, très mêlé à ces gens, mais plus imprévisible, plus en aspérités. Un dilettante aussi, qui avait l'œil ouvert sur tout, capable de perler de tout, un peu à la manière de Jean Cocteau. D'ailleurs, la parole, il devait l'avoir chaude et fluide, vivante. Sous prétexte de philosophie, il écrivait de très beaux dialogues. A preuve son « Jacques le Fataliste », un livre d'apparence décousue, à l'image de n'importe quelle conversation. Nul doute que ce grand bavard serait aujourd'hui un dialoguiste très recherché au cinéma. Un bouquin à l'emporte-pièce, bien loin de la sécheresse d'un Voltaire. Très parlé, très vivant.

10 18

- antimilitarisme et révolution t. I, t. II arguments
 - t. I la bureaucratie
 - t. II marxisme, révisionnisme, méta-marxisme
 - t. III les intellectuels, la pensée anticipatrice
 - t. IV révolution, classe, parti
- l'art de masse n'existe pas revue d'esthétique 1974/3-4
- biermann la harpe de barbelés
- castoriadis la société bureaucratique
 - t. I les rapports de production en russie
 - t. II la révolution contre la bureaucratie
- castoriadis l'expérience du mouvement ouvrier
 - t. I comment lutter
 - t. II le prolétariat et organisation
- change de forme biologiques et prosodies (cerisy)
- change matériel folie, histoire, récit (cerisy)
- cixous/clément la jeune née
- delfeil de ton les lundis de ddt
- agnes heller la théorie des besoins chez marx
- histoire du marxisme contemporain
- joffroy de l'individualisme révolutionnaire
- kessel le mouvement "maoïste" en france
- korsch/mattick/pannekoek/ruhe/wagner la révolution démocratique
- lefebvre de l'état
 - t. I l'état dans le monde moderne
 - t. II la théorie marxiste de l'état de hegel à mao
 - t. III le mode de production étatique
 - t. IV les contradictions de l'état moderne
- london yours for the revolution
- lourau le gai savoir des sociologues
- lyotard dérive à partir de marx et freud
- lyotard des dispositifs pulsionnels mandel traité d'économie marxiste
- mandel le troisième âge du capitalisme révol. cul. dans la chine pop.
- trotsky l'appareil policier du stalinisme
- trotsky cours nouveau
- trotsky littérature et révolution
- trotsky la lutte antibureaucratique en urss
 - t. I les réformes possibles (1923-1933)
 - t. II la révolution nécessaire (1933-1940)
- trotsky les questions du mode de vie

• inédit.

10 18

collection dirigée par christian bourgeois

LA VIE DE L'ATOME

Eva Perón

Pourquoi Eva Peron dans « La vie de l'atome » ? C'est très simple : les ragots sur les stars m'ont toujours passionnée, et j'en ai vraiment entendu sur elle ! Il n'y a rien à moi fier dans l'histoire de sa vie : le scénario du film de l'année est tout prêt. Il ne manque rien depuis l'enfance misérable et les débuts difficiles au théâtre et au cinéma, suivis d'une ascension foudroyante jusqu'au sommet de la gloire et, pour finir, la misère de sa vie privée, la maladie, la souffrance et la mort. Une mort parfaite : elle jouera son rôle jusqu'au bout.

SON ENFANCE

Papa Juan Duarte n'est ni vraiment riche (quoiqu'il possède des terres), ni vraiment pauvre (malgré toutes ses dettes). Il est surtout assez alcoolique et il doit s'ennuyer avec sa femme et ses filles, qui sont très strictes. C'est pourquoi il se retrouve volontiers chez sa copine Juana Ibaruguyen (complètement pauvre) qui s'occupe de lui et de ses queues de bois. Lui fait à manger gentiment et doit être très sage mignonne. De saoulerie en saoulerie, ils font cinq petits : Blanca (1908), Elisa (1910), Juan (1914), Erminda (1916) et pour finir, Marié Eva, née le 7 mai 1919.

En 1926, papa Juan se tue en voiture : Juana et ses petits vont dans la « vraie » maison du mort pour le veiller, mais la femme et les filles légitimes ne veulent pas les laisser entrer et finissent par enfermer les gosses dans la cave pendant l'enterrement.

Juana n'a pas de ressources. Heureusement, le mort avait un copain député qui se branche sur Elisa, une des grandes sœurs et installe toute la famille dans une ancienne maison de jeux de Junin (petite ville de la province de Buenos-Aires). Mama Juana transforme la maison en pension « très bien » pour militaires et politiques, histoire de caser ses filles. Ça marchera très bien : elle pourra gagner sa vie très correctement, Elisa épousera un major et Blanca un avocat. La petite Maria Eva ne veut pas se marier : elle ne rêve que de cinéma, est fascinée par Jean Harlow, sa chambre est encombrée de magazines de ciné, de photos de stars et de vieilles robes et rouges à lèvres de ses sœurs.

Pendant ce temps, à quelques centaines de kilomètres de là, dans la capitale, Juan Peron suit son petit bonhomme de chemin. Il a maintenant 31 ans, il est capitaine depuis deux ans, a fait des études brillantes dans un collège militaire, est bon cavalier, et très obéissant et respectueux de ses supérieurs. Il vient d'épouser Aurelia Tizon, une jeune paralytique. Il ne l'aime pas spécialement, mais : il doit se marier pour faire plus sérieux vis-à-vis de ses supérieurs et pour taire la rumeur qui met en doute sa virilité (en fait, il préfère s'amuser avec des copains et des copines très jeunes). 2. Aurelia Tizon est la fille du colonel Tizon, son supérieur à l'armée. D'une pierre, deux coups, et puis, de toutes les manières Aurelia va mourir assez rapidement.

LA VIE D'ARTISTE

En 1934, Augustin Magaldi, vedette de la chanson, fait une tournée qui passe par Junin : Eva ne le rate pas. Elle se débrouille pour le rencontrer et lui demande de l'amener à la capitale et l'aider à se lancer dans le théâtre. Augustin hésite : elle n'a que quinze ans, elle est donc mineure et il n'a pas envie d'avoir des ennuis. Mais Mama Juana plaide la cause de sa fille (elle est gentille et veut voir ses enfants réussir), et Eva part avec son frère Juan, qui va travailler comme démarcheur pour « Guereo » (des savonnettes très connues en Argentine).

Le 3 janvier 1935 elle débarque à Buenos-Aires. Et elle va jouer dans des tas de pièces, fera des tournées en province. Elle ne devient pas une star, ne décroche que des rôles mo yens, mais il faut dire qu'elle n'a pas vraiment de talent. Par contre, elle est toujours branchée avec des gens utiles. Son copain Kartulovich, coureur automobile, propriétaire d'un magazine de radio et ciné (elle fera la couverture) lui trouve son premier rôle au cinéma. Pedro Quartucci, star du cinéma argentin (en plein essor à cette époque), qu'elle rencontre pendant le tournage de son premier film, ne doit pas être pour elle dans certains rôles qu'elle obtient par la suite. Elle travaille beaucoup à la radio : des pubs pour les savonnettes de son frère, et elle en fera pour le cinéma aussi. Un copain de boulot de Juan, bien placé dans la boîte, va la pistonner pour qu'on lui produise une émission à la radio : une pièce différente chaque matin.

Pendant toute cette période, elle obtient aussi de petits rôles dans quelques films, et la presse spécialisée va la financer avec plusieurs jeunes premiers, et même un producteur. Sa situation financière s'améliore considérablement ; elle prend un appart dans un quartier plus chic.

Nous sommes en 1943. En 1940, le président de l'Argentine, le Dr. Ortiz, était tombé malade, et le vice-président, Castillo, avait pris sa place. Et maintenant, le G.O.U. (l'armée secrète nazie en Argentine) décide que Castillo ferait mieux de prendre des vacances : on envoie Rawson avec son cheval (et quelques hommes) le virer de la Casa Rosada. Casa rosada veut dire « Maison rose », et c'est la même chose que la Maison Blanche, sauf qu'elle est rose et ça fait des cartes postales nettement plus jolies, surtout qu'il y a des palmiers tout autour. Revenons à nos moutons : nous avons laissé l'ami Rawson devant la Maison Rose. Bon, il entre, vire l'autre, il regarde par la fenêtre : la foule, qui avait apprécié le spectacle, l'acclame. Du coup, il s'y croit à mort et se présente comme le nouveau président. Il avait oublié que ses copains du G.O.U. n'apprécient guère ce genre de plaisanterie : dès le lendemain il est envoyé au Brésil comme ambassadeur (ils ont été gentils). Ramirez est désigné président et Juan Peron ministre de la Guerre. Mais en réalité c'est Peron qui va diriger les opérations car il a une place très importante au sein du G.O.U.

De son côté, Eva se lance dans un long cycle de biographies de femmes célèbres pour la radio. C'est un écrivain, tout frais de la Fac de Lettres et Philo qui lui écrit ses pièces et bien d'autres plus tard, jusqu'à ses discours quand elle sera présidente (présidente = femme de président, elle n'a pas été comme cette petite tête de rat d'Isabelita présidente elle-même). Mais son rôle le plus important sera celui d'Eva Duarte, l'amie des pauvres zé malheureux ». Elle avait achevé Monsieur Yankelevich, patron de « Radio Belgrano » à coups de crises d'hystérie pendant lesquelles elle exigeait en hurlant, qu'on lui confie des rôles à sa mesure (alors qu'il l'a trouve bien mignonne mais nulle). Il finit par lui accorder cinq minutes tous les soirs pour qu'elle puisse gueuler tranquille, et elle va créer une émission sociale qui connaîtra un succès énorme. C'était un cocktail bien dosé : un peu de Méné Géroire, un peu d'Anne Gaillard (surtout par la suite), un peu de Léon Zitronne. Je vous donne quelques exemples : « Bonsoir mes amis, je viens d'apprendre que Monsieur Perez a eu un accident de travail. C'est inadmissible ; on fait courir des risques bien inutiles aux travailleurs bla bla bla les patrons bla bla bla il faudrait bla bla bla les syndicats, etc. Et Monsieur Perez qui a sa jambe dans le plâtre, aurait besoin de béquilles. Vous qui pouvez faire quelque chose pour aider M. Perez, faites-le sans attendre, n'hésitez pas ». Et ça continuait sur ce ton : « Madame Diaz, qui vient de perdre son mari et se retrouve toute seule avec quatorze enfants, et M. Gomez, sa maison a pris feu, sa femme est enceinte et il n'a plus de travail ». Les gens adorent, et les cinq minutes deviennent un quart d'heure, puis une demi-heure.

LA RENCONTRE

Janvier 1944 : tremblement de terre à San Juan, dans la Cordillera. C'est horrible : des centaines de morts et de blessés, des petits orphelins pleurent dans les décombres. Des acteurs, dont Eva, font des collectes dans les rues de la capitale pour aider les victimes, et vont organiser un grand spectacle au Luna Park (le Palais des sports local), dans le même but. Eva est très branchée militaire (il le faut, car ils occupent la plupart des postes administratifs importants et les permis de travail pour la radio sont durs à avoir). Elle est copine avec Ramirez lui-même. Celui-ci vient au gala avec Peron, et boum ! C'est le coup de foudre. Très vite, Peron va démenager et prendre l'appartement à côté de celui d'Eva, rue Posadas, devant la Radio Belgrano (elle avait encore démenagé, car elle gagne beaucoup d'argent maintenant).

Le tremblement de terre leur est très utile : Peron va jouer au sauveur, le papa des petits orphelins. Il va aller sur place, parler aux gens, créer une Caisse de secours (de tous les coins de l'Argentine les gens lui envoient des sous) et un orphelinat pour les petits Indiens. Eva, de son côté, s'éclaire à la radio, la « Demi-heure sociale » devient la « Demi-heure de pub pour Peron notre Dieu ». Peron et Duarte sont les nouvelles idoles du peuple, et ça ne

plait pas du tout à Ramirez, qui ne peut absolument pas contrôler Peron. Comme l'Allemagne se casse la gueule, certains membres du G.O.U. voudraient s'en détacher pour sauver leur peau avant qu'il ne soit trop tard. Ils n'aiment pas Peron qui rêve encore du nazisme, et vont approuver Ramirez, qui déclare le G.O.U. dissout. Les ordres de Berlin ne se font pas attendre, on fait signer sa démission à Ramirez, et le général Farrell est le nouveau président, Peron étant, lui, vice-président et ministre du Travail et du Bien-être. En effet, lui aussi maintenant se lance à fond perdu dans la lubie sociale ! On l'avait traité de « proxénète des sans chemise ». Dans un discours adressé au peuple, il dira : « Je vous préfère, vous et vos poitrines nues, aux oligarques pourvus de cent complets-vestons ». Et c'est le nouveau tube : les « descamisados » ne jurent plus que par Peron.

Pendant ce temps, Eva tourne dans deux films : « La Cavalcade du cirque » et « La Prodigia ». Maintenant, elle est la star, elle joue, d'ailleurs vraiment la star, empêche le tournage d'avancer normalement, arrive à n'importe quelle heure, arrête les prises pour téléphoner à Peron, pique des crises. Elle est odieuse et vraiment mauvaise actrice en plus. Ces deux films, qui auront coûté une fortune, et pour lesquels elle avait été payée royalement, vont finir à la poubelle, alors qu'il y avait déjà les affiches dans la rue. Eh oui, après la projection privée pour Peron et Eva, celle-ci dit qu'elle a l'air grosse. Peron ne dit rien (il est prudent), mais il se fait offrir une copie de « La Prodigia » et les négas sont détruits.

Mais Eva peut être aussi gentille. La preuve : tout l'argent qu'elle a gagné, elle ne va pas le garder pour elle toute seule, non non, elle va acheter une maison à son copain Ludovico. Elle fera retaper cette maison, mais n'aura jamais l'occasion d'y habiter. C'est la vie. En 1945, elle est nommée présidente de l'Association des Acteurs (tiens, tiens...). Interviewée par Radiolandia, elle déclare : « Depuis que je suis dans ce milieu, j'ai essayé par tous les moyens dont j'ai pu disposer de contribuer à l'amélioration de la condition de l'artiste. J'agissais déjà, avant d'être désignée présidente de cette association qui groupe tous les acteurs travaillant à la radio. Comme maintenant, étant moi-même artiste, toute mon énergie était engagée dans la lutte pour que soient reconnus les droits des artistes ».

Mais tout n'est pas rose dans la vie de notre copine, loin de là. En effet, il y a un truc qui cloche : elle n'est toujours pas mariée avec Peron. Pour le peuple, elle est Eva Duarte, actrice s'occupant à l'occasion d'œuvres sociales, et pour les collègues de Peron, elle est tout juste une starlette de plus dans la vie du colonel Peron, même si ça commence à faire un moment que ça dure. Et elle, elle voudrait être pour tous la compagne légitime et sacrée du grand homme, toujours au second plan, mais toujours là. Et pour cela, il faudrait se marier. Elle en parle à Peron. Pour s'en tirer, il lui dit O.K., mais il veut mieux attendre que je sois président, ce sera plus chic » Oh l'inconscient ! lui qui aime bien le calme et la tranquillité, lui qui aime bien recevoir et écouter les ordres bien poliment, toujours bien avec tout le monde, voire qu'il va être asticoté, bouculé, poussé à l'action par une Eva complètement déchaînée. Elle ne va plus le lâcher : il faut qu'il soit président, et au plus vite.

LE POUVOIR

Paris est libéré, les femmes de Buenos-Aires défilent en chantant la Marseillaise (ça devait être quelque chose avec l'accent !) et Farrell et Peron continuent dans leur nuage : ils veulent instaurer le nazisme. Farrell proclame l'état de siège, et du coup ils ont tous, je dis bien TOUS les partis politiques sur le dos. En septembre (c'est le printemps), il y a des manifestations très importantes. Les gens crient : Constitution ! Liberté ! Peron ferme les universités. Les étudiants deviennent fous. Peron les met tous en prison où ils sont gentiment torturés. Le G.O.U. est maître absolu.

Et voilà que Peron nomme Oscar Nicolini, un employé sans intérêt des PTT (mais vieux copain de Mama Juana), directeur des PTT. Tout le monde est très choqué : le général Avalos donne deux jours à Peron pour le destituer. Mais ne vous inquiétez pas, Eva est là : Peron résiste. Il répond : « On ne peut pas lui reprocher ses humbles origines ! ». Avalos vire Farrell, prend sa place, oblige Peron à renoncer à ses trois charges (vice-président, ministre de la Guerre, secrétaire du Travail et Prévision). Finalement, Peron est arrêté et expédié à Martin Garcia (petite île du Rio de la Plata). La nouvelle est annoncée pendant le feuillet de l'après-midi d'Eva : elle joue une intrépide astronaute et vient d'arriver sur Mars quand l'émission s'arrête. Le public n'est pas informé des raisons de cette arrêt. Eva est virée de Radio Belgrano.

Mais elle ne rentre pas chez elle pleurer son malheur. Elle va frapper à toutes les portes demander de l'aide. Avec ses copains des syndicats, elle va parcourir les usines, ira chercher des ouvriers chez eux pour leur parler et les faire bouger. Quand le 17 octobre les travailleurs défilent dans Buenos-Aires et viennent devant la Casa Rosada jeter des pierres, Eva leur souffle des slogans : ils réclament la libération de Peron, arriba Peron !!! Avalos perd la boule. Il finit par faire venir Peron sur le balcon de la Casa Rosada. Peron qui, à l'hôpital depuis la veille, arrive et parle à la foule : « Je voudrais vous presser tous sur mon cœur comme si vous étiez ma mère ». C'est l'hystérie : les policiers et militaires qui avaient été mis là pour calmer les gens, finissent par gueuler avec tout le monde.

Après la fête, ils partent quelques jours se reposer à la campagne. Le 22 octobre, ils reviennent dans l'appartement de la calle Posadas, et ils se marient (enfin !!) discrètement. Ils font venir Antonio Ordiola de « Registre Civil » de Junin, qui doit traquer l'acte de naissance d'Eva pour la rajouter. Peron, lui, déclare être célibataire, alors qu'il est veuf. Ah, les vilains menteurs ! Puis, le 11 décembre a lieu le mariage religieux à La Plata (ville assez laide de la province de Buenos Aires, ceux qui ont suivi le mondial doivent être au courant). Sont invités : les potes syndicalistes, le grand frère Juan et quatre sans chemise. Mama Juana n'est pas là, elle n'est peut-être pas présente. C'est quand même un peu dur.

À la fin du mois, Peron va commencer sa campagne électorale. Eh oui, il veut que ce soit bien fait : élu par le peuple et tout. Il part dans un train spécial avec ses copains et parcourt l'Argentine. Eva vient aussi, pour la première fois sa place est reconnue officiellement, maintenant ils ont affaire à madame Peron. J'oubliais : aussitôt mariée, elle se rue à Radio-Belgrano... Ils sont tous verts. Yankelevich va la ré-engager : super-salaires et moultes court-bottes.

Peron continue sa campagne « J'éblouis les pros, ils ne voient plus clair ». Il leur promet la sécurité sociale, le treizième mois payé, des tas d'œuvres sociales. Sur le balcon de la Casa Rosada, Eva se tient à ses côtés, il dit : « Pour consolider notre avenir, je joins les rangs des sans chemise », et il enlève sa veste. Et c'est le délire. Eblouis, les futurs électeurs ne voient ni les centaines de grévistes PTT jetés en prison (les grèves sont illégales maintenant), ni les juifs qui se font massacrer dans la rue, ni les graffiti branchés du moment (« Tuons aujourd'hui un juif, et demain un uruguayen »), ni la disparition de tous ceux qui essaient de lutter contre cette campagne, ni l'ambassadeur des États-Unis prié de rentrer chez lui parce qu'il a dit du mal de Peron. Ils ne voient rien. Rien que la fête populaire organisée par Peron la nuit des élections ; méchoui géant et vin à gogo pour tout le monde. Et il est élu. ... Eva a beaucoup travaillé. Elle est fatiguée, déjà malade.

EVITA

Le 4 juin 1946, Peron est président de l'Argentine. Première loi votée par le parlement : « Celui qui critique le président ou le gouvernement est un traître ». Et les traites ont droit aux travaux forcés, quand ce n'est pas la mort.

Eva a enfin un rôle à sa mesure : elle n'a pas été la reine du cinéma argentin, non, elle a été beaucoup plus loin : elle est l'idole et l'exemple de toutes les femmes argentines, l'espoir de tout un peuple. Eva travaille au ministère du Travail : sans arrêt ça défile dans son bureau. Elle reçoit tout le monde, ministre ou prolétaire. Chaque cas est important. Elle s'occupe aussi de l'organisation de l'Association pour le suffrage féminin. Quand le 9 septembre 1947 le Congrès accordera le droit de vote aux femmes, elle sera à la tête du Part Féministe Féminin.

Pendant l'été 47, Eva vient en Europe. Elle voyage en avion spécialement aménagé : lit, coiffeuse, rideaux en velours, salon et salle à manger avec de vrais meubles. En Espagne, elle est reçue par Franco et sa femme, a droit à la Grande Croix d'Isabel la Católica et parcourt le pays, surtout on lui fait des cadeaux, elle va se trouver avec cinquante costumes régionaux. Ensuite, l'Italie. À l'aéroport de Rome, quinze mille personnes l'accueillent. Elle va voir le Pape, toute en noir, la grande croix sur la poitrine. Elle parle à l'Assemblée nationale des femmes italiennes : « Je porte un nom qui est devenu le cri de bataille de toutes les femmes du monde ». En France, entre un déjeuner à Rambouillet avec Vincent Auriol et un essai chez Christian Dior (elle était très new-look et une des premières clientes du petit Christian), elle trouvera le temps de signer un traité commercial franco-argentin (l'Argentine prête des sous à la France). Après quelques jours de repos à Biarritz, elle va en Suisse, où on va lui jeter des tomates. Eh oui. En Angleterre, ils ne sont pas très chauds pour la recevoir officiellement, et elle va prendre le bateau pour rentrer. À Rio, on l'accueille avec tous les honneurs, elle reçoit même une médaille (l'« Ordre national de Cruzeiro do Sul ») et contacte les syndicats ouvriers. A Montevideo, elle déclare lutter pour les droits de la femme. Et nous sommes le 23 août : le bateau arrive devant le port de Buenos-Aires et Peron vient à sa rencontre dans le yacht présidentiel. Il la prend dans ses bras devant la



foule et Evita parle : « Après plusieurs mois d'absence, c'est avec une profonde émotion que je reviens vers mes trois grands amours : ma patrie, mes descamisados et mon cher général Peron ».

En 1948 éclate une guerre civile en Colombie. Libertad Lamarque, star du cinéma argentin, volontairement exilée là-bas, avait été LA rivale d'Evita à l'époque de la « Cavalcade du cirque ». Elles se détestaient et les remarques désagréables pleuvaient dans les studios. Et bien, Evita va prouver qu'elle n'est pas rancunière : elle obtiendra que Libertad puisse avoir sa fille (restée à Buenos Aires) au téléphone pour la rassurer. De retour à la mère patrie, Libertad ira personnellement remercier Eva. Sigh ! Par contre, il y en a un qui a eu moins de chance : c'est Kartulovich, le coureur qui avait le magazine « Sintonia ». En effet, dans certains pays latino-américains circule une photo extraite d'un numéro de « Sintonia » de 1941 où l'on voit l'actrice Eva Peron avec son mari et sa fille. Mais sous la photo il y a marqué Eva Duarte. Kartulovich est déporté au Chili sur le champ (ils iront le rechercher plus tard quand ils auront la preuve de son innocence).

LA CIUDAD INFANTIL

Evita est à la tête du Fonds d'Aide sociale Maria Eva Duarte de Peron et du côté des œuvres pour le peuple, ça n'arrête pas : des foyers féminins, des écoles d'infirmières, des foyers pour les petits vieux, des cités universitaires, des colonies de vacances, des hôpitaux, des cliniques, des orphelinats. Même le Pape Pie XII va avoir de l'argent pour ses propres petits pauvres. Il lui écrira pour la remercier, c'est la moindre des choses.

Evita est partout. Dès qu'il y a une nouvelle école, un nouvel hôpital, une nouvelle organisation, elle vient, participe à la fête, fait un petit discours. Dans celui qu'elle fera à l'occasion de l'inauguration de l'Organisation Israélite Argentine, elle déclare : « Ce sont les gouvernements qui ont empoisonné le public avec de fausses théories les vrais responsables de l'antisémitisme ». Elle est rigolote.

Bon, moi je voulais vous parler de la Ciudad Infantil (Cité des enfants). Elle existe toujours, j'y suis allée et vraiment, j'aime beaucoup. Quand on arrive, il y a un grand parc, et dans le parc il y a une petite ville de conte de fée. Et le plus transe c'est que tout a été construit à la bonne échelle pour les enfants : les plafonds sont bas, les portes doivent faire un mètre cinquante, les meubles sont tout petits, la vaisselle aussi. Dans les petites ruelles circulent des petits chariots et des petits trains tirés par des poneys. En plus, il y a tous les trucs habituels : glaces, barbe à papa, ballons. Le paradis ! Il y avait pas mal de cités comme ça, exclusivement pour les jeunes. Il y a même des gens qui disent que dans les vestiaires pour jeunes filles des cités sportives, il y avait de petites portes pour aller dans des passages secrets qui communiquaient avec des maisons où il se passait des choses ! Enfin, il y aura toujours des jaloux pour critiquer et dire des méchancetés.

LA MALADIE

Mais tout n'est pas toujours rose. Des complots ont été découverts : des anciens camarades voudraient tuer Eva et Peron. Et, en plus, Eva se fatigue de plus en plus. En janvier 1950, pendant l'inauguration du nouveau local du Syndicat des chauffeurs de taxi et de l'école Evita, elle s'évanouit. Trois jours après elle va être opérée par le docteur Ivanisevich (ministre de l'Education) : appendicite aiguë. Elle se réveille après l'opération pour se disputer avec Ivanisevich. Il est accusé d'exagérer l'importance de sa maladie pour l'éloigner de la politique. Vexé, il démissionne. C'est malin... Et là voilà repartie : discours, conférences, distributions de prix e. de médailles. Quand en janvier 51 les employés des trains font grève, elle va parcourir les gares pour leur demander de retourner au boulot.

Peron de son côté est en pleine crise de modestie : il ne veut pas se présenter aux élections pour être élu président. Mais les gens sont trop fous : la CGT va convoquer le « Cabildo Abierto del Justicialismo » (grande assemblée populaire). Et la foule agglutinée avenue 9 de Julio demande à Peron et à Evita d'accepter la présidence et la vice-présidence de la nation... Ils hésitent. Surtout Eva, car elle sait que l'armée n'apprécierait pas du tout sa nomination. Devant l'insistance des gens, ils vont céder.

Mais trop de pressions s'exercent sur notre petite copine, déjà épuisée par le travail acharné et la maladie. Le 31 août elle parle à la radio, elle dit refuser : « Je ne renonce pas à mon œuvre, mais aux honneurs. Je continue mon travail avec Peron et j'espère que l'histoire ne m'oubliera pas ».

Fin septembre, après une tentative de soulèvement militaire ratée, Eva, très mal, fait un appel au peuple absolument déchirant. ... Et sa maladie s'aggrave, Ivanisevich n'exagérait pas : des choses horribles pourrissent dans son ventre. Le 17 octobre, elle est sanctifiée (carrément) : le 18 octobre, on fête la Sainte Evita. Et elle reçoit la médaille péroniste, elle pleure dans les bras de Peron qui doit la soutenir pendant toute la cérémonie, car elle ne tient plus debout. Début novembre on fait venir un oncologue américain. Elle sera opérée et ça va durer quatre heures. Pendant qu'elle est encore à l'hôpital ont lieu les élections présidentielles : on lui amène une urne, car pour la première fois en Argentine, les femmes

votent aussi. Il est élu, bien sûr.

C'est vers cette époque que paraît « La Razon de mi vida ». Eh oui, Evita peut écrire. Elle avait déjà écrit des articles dans le quotidien « Democracia », quotidien qui avait été acheté exprès pour elle, ceci dit en passant. Mais maintenant, c'est un vrai bouquin. En quelques centaines de pages elle va nous expliquer pourquoi Peron est si grand et si génial, pourquoi il mérite son adoration, et éventuellement la nôtre, pourquoi, malgré son humble condition de femme, elle a pu, grâce à lui, comprendre des choses essentielles, des choses que son simple cœur féminin avait pu approcher de manière intuitive jusque-là. Bref, quand on voit tout ce qu'elle a fait et ce qu'a été sa vie, c'est assez déliant. En tout cas, les gens vont adorer ce livre, qui devient un best-seller. Il sera même « texte scolaire obligatoire », histoire de bien l'enfoncer dans le crâne des gens d'enfance. Personnellement, je trouve ce bouquin assez mal écrit, le style est un peu choquant. Par contre, les photos coloriées sont belles : portraits d'Eva, Peron en uniforme, le couple habillé pour dîner avec l'ambassadeur de je ne sais où, Eva en robe du soir, re-Eva en robe du soir. Finalement, c'est pas mal.

SAINTE EVA MONTE AU CIEL

Le 1er mai 1952, Evita, grâce aux piqûres, parle en public pour la dernière fois : « Je vais descendre dans la rue avec le peuple travailleur, avec les femmes du peuple, avec les sans chemise de la nation, pour abattre chaque pierre qui ne soit pas péroniste ». Le 4 juin, Peron est président pour la deuxième fois. Eva fait des efforts surhumains pour se tenir debout dans la voiture qui les conduit à la Casa Rosada où, au moment où Peron fait prêter serment à ses ministres, elle perd connaissance.

Evita ne va plus quitter son lit. A travers tout le pays, les gens prient pour que leur petite fée ne les quitte pas. Dans l'entrée du ministère du Travail, les gens s'entassent à genoux, jour et nuit. Mais il n'y a plus rien à faire, nous sommes le 26 juillet, elle est dans le coma.

Vers huit heures elle revient à elle, le temps de dire : « Eva s'en va » et puis, c'est fini.

LA POUPEE

Pendant quatre jours et quatre nuits, la foule défile au premier étage du ministère du travail. Il faut attendre dehors pendant des heures, c'est l'hiver, il pleut et il fait froid, mais ils veulent dire adieu à leur Eva, qui n'est plus qu'une poupée entourée de velours mauves, la croix péroniste sur la poitrine, un bouquet d'orchidées dans les mains. Elle a été coiffée par celui qui est son coiffeur depuis le temps où elle faisait du cinéma, et le professeur Ara va travailler pendant un an pour l'embaumer...

Après les processions avec des torches et autres manifestations du chagrin populaire, le corps d'Evita est déposé dans le monument de la CGT. Le professeur Ara propose à Peron d'embaumer six cadavres, de les habiller en grenadiers et en sans chemise, et de les disposer autour d'Evita. Peron trouve ça trop macabre. Moi, je ne trouve pas qu'Evita embaumée, ce soit à mourir de rire non plus. Enfin, les gens sont bizarres.

TOUT FOUT LE CAMP

Juan Duarte s'est « suicidé », le professeur Ara est parti avec ses dix mille dollars, un coup d'état militaire qui ne rate pas, et hop ! Peron exilé au Panama. Le nouveau gouvernement ne sait pas trop quoi faire d'Eva. Elle va être démenagée plusieurs fois, et ils finissent par la perdre. Eh oui ! personne ne sait où elle peut être maintenant. Ara a bossé pour rien.

ATTENTION !

Je ne voudrais pas que les gens pensent que je suis péroniste. Je n'ai pas d'idôles, je n'aime pas du tout les fascistes et je ne vois pas pourquoi j'aimerais spécialement ce gros molosse de J.P.

Mais j'aime bien Evita. Tout simplement parce qu'elle était belle, même si certains la trouvent un peu vulgaire, parce qu'elle était peut-être naïve (malgré tout) et ringarde, mais sincère, parce qu'elle voulait être tout en haut, et qu'elle s'est battue comme une tarée pour y arriver, souvent sans se rendre compte de l'importance des obstacles à franchir. J'aime bien quelqu'un qui a été capable de poursuivre toute sa vie les rêves de ses douze ans : avoir son nom en grosses lettres, pouvoir s'acheter une grande maison, des couverts en or et de belles robes de Paris.

Malheureusement pour elle, au lieu de rencontrer un Vadim, un Phil Spector, même un Johnny Stark aurait fait l'affaire... eh bien non, pas de chance, elle est tombée sur J.P.

Eli Pedraza

NICO ; DE BERLIN A ...

PARIS.

Le Théâtre Campagne Première est un endroit charmant, non loin de la Coupole, et qui ayant subi les persécutions de la censure bien pensante, s'est vu fermer ses portes. Trop de bruit, pas de cheveux longs, de drogués et autres nègres ou marginaux dans notre beau Paris ! Après des travaux importants d'insonorisation, André Chalem, juif égyptien pétulant et enthousiaste, rouvrit son théâtre... Évidemment, la musique serait plus acoustique, la Comédie se verrait accorder une part de lion, mais le rock finira bien par retrouver son droit de cité. D'ailleurs, ne voilà-t-il pas que Nico s'avance... C'est en effet dans cet endroit rénové, intimiste au possible que Nico vint pour renouer avec son public parisien. Beaucoup de concerts échelonnés en Mars, Avril, Mai. Osmose étrange entre la petite salle cafeutrière et la préresse noire à l'orgue indien ; orgue qui d'ailleurs lui fut offert, et elle ne cesse d'en avertir ses spectateurs, par Patti Smith de passage à Paris, une « grande chanteuse américaine » (?). Car elle venait de se faire saisir son ancien harmonium, après s'en être fait voler un autre. Avatars, avatars... Suivant les soirs, elle sera vêtue d'une longue robe indienne de couleur beige, ou d'une robe de velours noir ; elle gardera toujours sa célèbre cape de ténébres. Un verre de scotch à la main, elle s'avance jusqu'à son orgue ; la plupart du temps, elle jouera seule, mais elle est parfois accompagnée par Didier Malherbe à la flûte (qui fut toujours remarquable). Sourires, bonjours, petites histoires racontées dans un français presque parfait, un peu lancinant, un peu rauque, un peu plus majestueux. Elle sait trouver les mots qu'il faut, les attitudes, et avant qu'elle ne commence à chanter, la salle est déjà conquise. Elle sait émouvoir, mais elle sait aussi blesser. Chaque mot a dans sa bouche une fonction précise. Pas de paroles en l'air. Pas de babillage inutile... Ainsi donc, c'est elle, Nico. Et elle commence à chanter de sa voix si prenante, liturgique.

Flash-back

1939, Nico naît à Berlin. Elle fuit, avec sa mère, la guerre qu'elle ne comprend pas. Elle connaît la faim, la misère, et la mort à l'âge où les enfants se prélassent dans des langes moelleux et se gavent, sans soucis de sucreries d'autant plus diverses que raffinées... De cette période, elle a gardé le sens du tragique, de l'essentiel et de l'inutile. Elle a gardé la haine des enfants gâtés et de la vie facile.

1945. La guerre est finie. L'Allemagne est détruite, honteuse, famélique. Nico grandit. Très vite elle attire les regards, tant des hommes que des femmes. Elle est grande, blonde, elle a le :

pommettes hautes et bien dessinées, elle a les yeux si grands et profonds que l'on se refuse à l'imaginer innocente. D'ailleurs, elle arbore une moue dédaigneuse, autant que sensuelle. Elle est adolescente maintenant. Et tout s'enchaîne très vite, trop vite. Elle est remarquée par une agence de mannequins, qui l'engage. Elle voit Paris, N.Y., L.A., dans le tourbillon des collections, des flashes, des sifflets d'admiration. Top model à 18 ans, elle est adulée et sa silhouette s'étale en première page de tous les magazines de mode. Mais la gloire a ses revers. Revers terribles parce qu'insidieux, camouflés à l'extrême mais inévitables.

Le monde de la mode est des plus artificiels, des plus mondains. La futilité est reine incontestée, la vanité et l'artifice sont prince et princesse. Rien de vrai, rien de tangible sur quoi s'appuyer. Nico est une poupée qu'on habille, qu'on range, qu'on ressort. On lui prend ses billets d'avion, on lui réserve ses chambres d'hôtels. Elle traverse, hagarde, ses années. D'autant plus hagarde qu'il lui faut garder sa ligne, son maintien, sa disponibilité en toutes circonstances et que pour cela, oh ! rien de bien méchant, on la bourre d'« ups » le matin, de « down's » le soir, « up's » le matin, « down's » le soir, up's, down's, up's, down's. Nico sera vite accrochée. Mais elle vivevolte, souveraine, de ville en ville, d'avion en avion. A Rome, Fellini l'aborde, lui propose un rôle dans son nouveau film, qui devrait s'appeler « La dolce Vita ». A 20 ans, elle étonne tout le monde par son professionnalisme, et par sa personnalité si marquée. Mais décadence insouciance, richesses inutiles, palaces, théâtres, orgies mondaines. Elle connaît tout cela depuis qu'elle a 16 ans. Elle les a vus, absente et lointaine, observatrice tour à tour détachée, fascinée mais toujours fascinante. Elle restera mannequin vedette jusqu'en 1969. Nico aurait pu alors disparaître, devenir une twiggy parmi tant d'autres. C'était sans compter sur un homme qui l'observait depuis longtemps. Un New-yorkais excentrique déjà très célèbre pour ses portraits de Marilyn exposés au Modern Art Museum, pour son dessin des boîtes de soupe Campbell et autres babioles. Ce New-yorkais, héros de l'underground chic, c'est Andy Warhol, bien sûr. Pour son spectacle total (musique, chorégraphie, arts plastiques, light-show), bizarrement baptisé « Exploding Plastic Inevitable ». A.W. a déjà engagé un groupe débutant, le « Velvet underground » ou quelque chose comme ça ; composé de Sterling Morrison, guitare, John Cale, prodige musical anglais au violon et à l'orgue, Maureen Tucker, jeune fille sage à la batterie et Lou Reed, jeune junkie dépravé, guitare et chant. Ce même Lou Reed avait écrit



en 1963 une chanson que personne n'accepte de jouer... Heroin en était le titre. Warhol demanda à Nico de les rejoindre au chant. Elle accepta. Elle était plus vieille que les autres, et déjà une star. C'était elle que l'on venait voir ; pour elle les murmures, pour elle les applaudissements. « Et Lou, surtout, ne le supportait pas ». Ces relations étaient complexes ; mélange subtil d'estime, de rancœur jalouse, d'amour sournois. Nico ne chante que sur un seul disque du Velvet Underground. L'aventure prenait les atours d'un drame, grandiloquent parfois mais jamais risible. Au cours d'une party new-yorkaise, Nico se tourna vers Lou Reed, solennelle ; pour lui déclarer : « I'll be your mirror ». Celui-ci en tira le chef-d'œuvre que l'on sait. En quittant le Veb et, elle ne rompa pas pour autant ses liens avec Lou Reed, John Cale ou Warhol et sa clique. Elle commence une carrière discographique et cinématographique avec l'appui des uns et des autres. En 1971, sort le film de Warhol, Chelsea Girls, dans lequel elle a le rôle principal. Un disque du même titre sort chez MGM. Son manager est alors Paul Morrissey, cinéaste ami de Warhol, la moitié des titres sont cosignés Cale-Reed.

Nico fait encore quelques films « artistiques » avec Warhol, puis vient à Paris, où elle rencontre un nouveau cinéaste, français celui-là, puisqu'il s'agit de Philippe Garrel. Elle vit avec lui et participe à la quasi-totalité de ses films, les plus célèbres étant « Les hautes solitudes » et « La cicatrice intérieure », films à l'image de Nico, intimistes, secrets, poignants, lancinants et tragiques. Parallèlement, elle poursuit sa carrière discographique, en changeant de maison de disques. Marble Index, Desrtshore, puis The End chez Island (elle voue un culte passionné à Jim Morrison), ACNE enfin, disque live tiré de la réunion fortuite de John Cale, Kevin Ayers, Eno et Nico. Tous ses disques sont réalisés en collaboration avec John Cale. Et pourtant, elle ne cesse d'injurier le dit Cale. Allez comprendre ! « John Cale est un pervers, un maniaque sexuel ! ». Elle n'est d'ailleurs pas plus tendre avec Lou Reed et le Velvet : « Lou est fou... Il prend tant de pilules ! ». « Le velvet ? Oui, ce n'était pas si mal, mais ce n'était que de la variété ». Caustique, sûrement, implacable aussi, elle tire en trois mots

ses portraits, elle qui a connu les plus grands : « A Woodstock, j'étais avec Brian Jones, nous prenions beaucoup d'acide, et parfois il avait l'air si vieux que je savais qu'il ne durerait pas longtemps ». Iggy ? « J'ai vécu 6 mois avec lui (qui déjà a produit le 1er Stooges ? Un certain John Cale) ; aujourd'hui il a les cheveux mal coupés et il est stupide ! ». Impressionnant de l'entendre parler avec tant d'aisance de ses amis, qui pour la

plupart d'entre nous ne sont que des personnages mythiques et lointains, à la limite du réel.

Campagne Première 2

Oui, Nico commence à chanter, un livre ouvert sur son orgue, et dans le livre, une mèche de cheveux appartenant à son fils. Beaucoup de morceaux nouveaux, beaucoup d'anciens, toujours autant d'émotion absente et douloureuse à la fois. « Henry Judson ». Vous ne connaissez pas Henry Hudson ? C'était un navigateur qui avait un très beau bateau, le Half Moon. La structure mélodique est toujours simple, magnifiée par la solennité de l'orgue, et surtout de la voix grave

de Nico, qui semble sortir du tombeau. « Janitor of Lunacy », « It has not taken long », « Valley of the kings » dédié à Ch. Manson (« vous connaissez Charles Manson ? Les gens disent que c'est un monstre, je pense que ce n'est pas vrai »), encore et encore d'autres chansons, dont une remarquable petite dernière « Genghis Khan », et puis... The End, plus terrifiant que jamais. Le public n'a plus à le demander, Nico, ironique, enchaînée à son destin, déclare : « Ceci est le dernier morceau ; il semble que je finirai toujours en chantant "The End", toute ma vie ». Et pour plus de dix minutes, nous voici associés de force à sa souffrance. On se sent un peu mieux quand son chant finit par mourir, on a moins mal, mais on se sent aussi un peu moins vide qu'avant. On monte alors au bar, on tente de la rejoindre. Beaucoup de gens très chics la saluent, elle salue aussi. Ereintée, mystérieuse. Et devant un demi, elle parle, maniant l'anecdote avec dextérité. Elle semble ne pas parler. « Tu sais, l'autre jour, j'ai vu les Slits jouer "Femme Fatale" au Gibus (Femme fatale est du Velvet), c'était horrible. Très laid. Alors, en rentrant, j'ai téléphoné à Elli pour lui dire que de tous les nouveaux groupes, les Stinky Toys étaient de loin les meilleurs ».

« John Cale m'a téléphoné aujourd'hui pour que je signe sur son nouveau label (Spy Records), mais il me proposait une misère, alors j'ai refusé. Patti va peut-être me faire rentrer chez Arista ».

« Le dernier film de Philippe Garrel est fantastique, en noir et blanc, et fait à la manivelle ; on a tourné toute une journée sur le toit de l'opéra. Et... »

Nico est inépuisable. Sa beauté ne s'est pas altérée malgré les années, sa verve non plus. Elle reste intemporelle, insaisissable, celle que l'on imagine. Et c'est sans doute mieux ainsi.

Guillaume

le papier à cigarettes aéré



LE RELIEF AU CINEMA

En 1953 on était en plein « boum » de la science fiction. On voyait des ovnis partout et la conquête de l'espace était la nouveauté du siècle. Bref, l'homme cherchait par tous les moyens la nouveauté qui était d'autant plus bienvenue qu'elle avait un côté magique, surnaturel. C'est alors qu'apparurent dans le commerce cinématographique des films apportant la troisième dimension... Tout le monde se précipita aux projections et assista avec délices à des spectacles où les protagonistes d'un film vous envoyaient des flèches qui vous faisaient baisser la tête, des monstres avançaient leurs pattes gluantes près de votre visage et vous reculez avec horreur, etc.

En 1955 plus personne ne parlait de relief au cinéma, le cinémascope l'avait détrôné. Le problème avec le relief, c'est qu'il nécessitait un équipement coûteux et encombrant et des lunettes spéciales qui ennuyaient les spectateurs. Cependant, c'était une invention très intéressante, qui pourrait « marcher » très fort aujourd'hui si l'on se penchait un tant soit peu sur le côté pratique.

Les expériences pour ajouter de la profondeur (donc du relief) aux films datent pratiquement de la même époque que le début du cinéma. Le premier film en relief aurait été projeté en 1895.

Il faut distinguer six manières de rendre le relief : 1. stéréoscopique, 2. anaglyphique, 3. lenticulaire, 4. à vue alternée, 5. holographique (par laser), 6. polaroid.

1. Stéréoscopique : le premier et le plus simple des moyens de rendre la troisième dimension. On projetait deux images de la même scène (photographées à 6 1/2 cm de distance, écart approximatif entre les deux yeux) côte à côte sur un écran. Les spectateurs tenaient un stéréoscope qui permettait à l'œil gauche de ne voir que l'image de gauche et à l'œil droit de ne voir que celle de droite.

2. Anaglyphique : un anaglyphe est obtenu en tenant l'image gauche en rouge (par exemple) et l'image droite dans une couleur complémentaire, bleu-vert étant le plus courant. Les deux images sont projetées en superposition et vues avec des lunettes équipées de filtres aux couleurs correspondantes. L'œil avec le filtre rouge ne voit que l'image gauche (verte) et l'œil droit (filtre vert) ne voit que l'image droite (rouge).

La première projection anaglyphique eut lieu le 10 juin 1915 au Astor Theater à New-York. Mais c'était uniquement à titre expérimental. Le premier film de long métrage en relief (il était anaglyphique) fut « The Power of Love » de Harry K. Fairall présenté au théâtre de l'Ambassador Hôtel de Los Angeles le 27 septembre 1922.

3. Lenticulaire : c'est la technique qu'on emploie encore actuellement pour les cartes postales en relief. En gros, l'image droite et l'image gauche sont divisées en des bandes très fines et verticales qui sont « tissées ensemble » pour former une seule image composite. L'image est en fait composée de bandes dont chacune est une vue stéréo. Il faut alors la projeter sur un écran spécial, lenticulaire.

Le seul avantage de la méthode lenticulaire est l'absence du besoin de lunettes et autres « aides visuels ». Mais l'écran coûte très cher et les spectateurs doivent s'asseoir à un endroit très délimité et ne pas trop bouger la tête pour voir du relief.

Un autre procédé assez proche et ne nécessitant pas l'utilisation de lunettes spéciales nous vient de l'URSS, le Stéréokino. Il s'agit d'une projection sur un écran tendu en profondeur de 30.000 fils métalliques de deux films de la même scène prise selon différents angles et superposés. La démonstration eut lieu en 1941 à Moscou. En 1947, lors de la présentation de « Robinson Crusoe », film russe en couleur, l'écran avait été perfectionné : il était formé de 2.500 prismes en forme d'aiguille. Les inconvénients et les avantages étaient les mêmes que le procédé proprement dit lenticulaire : la vision était limitée à certains endroits de la salle de projection et l'on n'avait pas besoin de lunettes spéciales.

4. A vue alternée : autre système, assez primitif est celui utilisant des caches alternés pour les deux yeux. Les images gauche et droite sont superposées. La projection montre une image unique et brouillée. Quand l'image double est projetée, on place devant ses yeux un système synchronisé avec les projecteurs, qui consiste en un cache couvrant alternativement l'œil droit et l'œil gauche. Ce qui fait qu'on ne voit qu'une des deux images superposées à la fois, une pour chaque œil, et donne l'illusion du relief.

5. Holographique : moyen le plus récent et le plus prometteur de rendre le relief. La technique de l'hologramme est trop compliquée pour l'expliquer ici, sachez que pour l'instant l'image en relief par hologramme-laser a plus, pour l'instant la luminosité d'une lampe à huile que celle d'un éclair. Pourtant, l'avenir est là, le relief par laser. (Heureux Parisiens, vous pouvez voir un hologramme-photographie à la station de métro « Champs-Élysées - Clémenceau »).

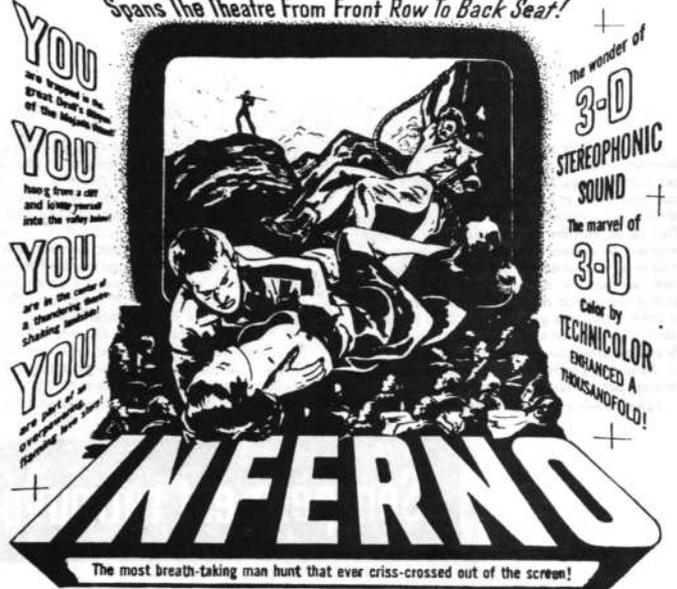
6. Polaroid : c'est pour l'instant la technique commercialisée la plus au point et la plus utilisée dernièrement.

Un savant, J. Anderson, suggéra l'idée d'utiliser la lumière polarisée pour la projection en 3-D (dimensions). Un filtre polarisant est comme un peigne. Il peigne la lumière dans une direction choisie. Si les deux filtres peignant sont orientés dans la même direction, de manière à ce qu'ils convergent, leurs rayons se superposent, formant un tissu pictural donnant l'impression de la troisième dimension. Cette théorie fut mise en pratique en 1932 par le Dr. Edwin H. Land (inventeur du polaroid en photo également). La Polaroid Corporation alors créée par le Dr Land et George Wheelwright III était en mesure de produire des films polaroid 3-D et en couleur dès 1935. Curieusement, le premier film de long métrage en relief fut produit par l'Italie en 1936 (« Nozze vagabonde »). Et en 1937 en Allemagne sortit le premier film en relief, de long métrage et en couleur : « Zum Greifen nah » (vous pouvez presque le toucher). En 1939, John Norling, en collaboration avec la Polaroid Corporation, présenta à la World's Fair de New-York City, un court métrage en relief polaroid et en noir et blanc montrant les pièces d'une automobile

THE GREATEST LEAP IN 3-D HISTORY!

MYRIAD-WONDERED, CLEAR VISION 3-D

Brings The Technique Daringly Forward As It Spans The Theatre From Front Row To Back Seat!



YOU are trapped in the Great Devil's Maze of the Jungle film!

YOU hang from a cliff and lower yourself into the valley below!

YOU are in the center of a thrillingly suspenseful slugging match!

YOU are part of a gripping story that's thrilling from start to finish!

The wonder of 3-D STEREPHONIC SOUND The marvel of 3-D Color by TECHNICOLOR ENHANCED A THOUSANDFOLD!

INFERNO

The most breath-taking man hunt that ever criss-crossed out of the screen!

Chrysler s'assembler en un ballet soigneusement réglé. En 1940, le court métrage fut présenté pour la première fois en couleur. Le film en relief n'était toujours pas sorti du ghetto expérimental lorsque la guerre arriva. Il faudra attendre 1952 pour voir la production d'un film en relief polaroid de long métrage en couleur : « Bwana Devil » d'Arch Oboler, avec Robert Stack. Ce film moyen, présenté comme le premier film en relief et en couleur, eut un grand succès au box-office et fut suivi du raz-de-marée du film en relief. Un des meilleurs films en relief fut « L'homme au masque de cire » (House of Wax), avec Vincent Price. Si vous avez vu « Le crime était presque parfait » d'Alfred Hitchcock (en anglais : « Dial M. for Murder »), avec Ray Milland, Grace Kelly, pensez que ce film fut tourné en relief ! Les rares gens qui l'ont vu en trois dimensions prétendent que c'est un des meilleurs films en relief jamais vu.

Raisons de l'échec du cinéma en relief : en 1953, plus de 60 films en relief furent produits. A la fin de 1953 le boum touchait à sa fin. En 1954, moins de 25 films en relief sortirent et furent projetés en deux dimensions avant la fin de l'année. Les raisons du déclin étaient assez claires. C'était d'abord des films médiocres (la plupart), de série Z, où seul le sensationnel était visé. Tout était dirigé vers la caméra. On ne pensait qu'à faire sauter le spectateur avec des flèches, fusées, serpents, gorilles, etc., mais on oubliait souvent de faire

un scénario sérieux. Dans « Charge at feather river », Frank Lovejoy crachait sur le public. L'équipement de projection était très cher et encombrant (il fallait trois projecteurs et un écran spécial). Puis l'usage de lunettes spéciales était gênant et faisait perdre environ 60 % de luminosité. La synchronisation des deux films n'était pas toujours parfaite. Et puis surtout l'avènement du cinémascope la même année (1953) empêcha l'installation du relief. Il ne demandait qu'un écran plus large, mais présentait beaucoup moins de difficultés que le film en relief.

A quand un film en relief, en cinémascope, en sensurround, visible sans lunettes ?

La renaissance du relief aura peut-être lieu à la télévision. Car la TV relief existe. On peut même lui appliquer le système 3-D par hologramme. C'est ce qu'a réalisé la firme japonaise Hitachi : les hologrammes sont pris sous trois angles différents de vision, ce qui permet d'obtenir trois vues différentes d'un même objet. Les vues sont ensuite transmises sur un écran spécial par un rayon laser « tricolore » et sont réunies en une seule image en relief. On pourrait même aller plus loin à l'aide des holographes de D. Gabor et du laser. Dans le futur, le relief pourra se passer de l'écran et l'on pourra projeter des formes directement dans l'espace. Cette « projection spatiale » est étudiée depuis 1940, mais on est en encore aux tâtonnements. Plus tard il ne sera même plus besoin de projeter; on se passera des cassettes en relief sensorielles tout en dormant. On programmera ses rêves tout comme on apprend des leçons en dormant, avec la méthode « hypnopédagogique ». Ce sera de « psychorama ».

P.E. VINCENT

FILMS :

BWANA DEVIL (Bwana le diable). United Artists. 1952. De Arch Oboler, avec Robert Stack, Barbara Britton (couleur, polaroid).
 DIAL « M » FOR MURDER (Le crime était presque parfait). Warner Bros. 1954. De Alfred Hitchcock, avec Ray Milland, Grace Kelly (couleur, polaroid).
 FLIGHT TO TANGIER. Paramount. 1953. De Charles Marquis Warren, avec Joan Fontaine, Jack Palance (couleur, polaroid).
 THE FRENCH LINE. RKO. 1954. De Lloyd Bacon, avec Jane Russell, Gilbert Roland (couleur, polaroid).
 GUN FURY. Columbia. 1954. De Raoul Walsh, avec Rock Hudson, Donna Reed (couleur, polaroid).
 HONDO. Warner Bros. 1953. De John Farrow, avec John Wayne, Geraldine Page (couleur, polaroid).
 HOUSE OF WAX (L'homme au masque de cire). Warner Bros. 1953. De Andre De Toth, avec Vincent Price, Phyllis Hirk (couleur, polaroid).
 INFERNO. 20th Century Fox. 1953. De Roy Baker, avec Robert Ryan, Rhonda Fleming (couleur polaroid).
 KISS ME KATE. MGM. 1953. De George Sidney, avec Howard Keel, Kathryn Grayson (couleur, polaroid).
 MISS SADIE THOMPSON. Columbia. 1953. De Curtis Bernhardt, avec Rita Hayworth, Jose Ferrer (couleur, polaroid).
 MONEY FROM HOME (Un galop du diable). Paramount. 1954. De George Marshall, avec Jerry Lewis, Dean Martin (couleur, polaroid).

dominique wilms



Les sociologues mentent ou se trompent, ce qui est du pareil au même quant au résultat. A l'abri des odeurs anciennes et des désillusions modernes, pour user d'images à la mode, ils s'inventent une jeunesse qui ne fut (et ne sera) jamais la nôtre. Ils sont comme ces vicieux qui n'allient à confesse que pour mieux dissimuler leurs fautes. Et la dernière génération, celle des anciens de Nanterre, n'y échappe pas ! Prenez Bardot, par exemple. Ils sont là, tous, à décréter qu'elle fut la femme des années 50-60, la personification de la Vénus en jupon alors qu'elle fut au contraire celle par qui, toutes professions confondues, la nouvelle middle class allait se donner le frisson pour pas bezef. Rendez-vous compte, M'sieurs-Dames, Mme Bardot vit à portée de la main, avec nous, elle passe ses vacances à côté de chez nous, dans la villa d'en face, elle se fait faire des gosses comme vous et moi, elle a des amants, on les connaît, bref, elle est abordable, permissive, comme ils allaient dire plus tard.

En revanche, les inaccessibles, celles qui vous faisaient lever le gland pour moins de cent francs anciens dans les cinémas de quartier, celles-là macache, on en cause guère dans les amphis.

Qui se souvient encore de Tilda Tamar, la caraque blonde, ou de Dora Doll, la même Pigalle, sans parler de Françoise Arnoul, la perverse, mais attention, je ne parle pas de Madame Françoise Arnoul, la militante communiste et la comédienne sérieuse, ouïe ! non, je parle de Françoise Arnoul qui n'en finissait pas de mettre et remettre ses bas ? Et qui se souvient de Dominique Wilms, une forêt blonde rejetée en désordre sur l'épaule nue, la bouche laquée comme une vitrine de Broadway ?

Dominique Wilms a débarqué dans ma vie dans le sillage de Peter Cheney et de Lemmy Caution, agent fédéral américain, alias Eddie Constantine. La même vert-de-gris. Ça va barder, vous vous rappelez ?... Entre Corée et Algérie, nos guerres à nous, elle fut notre Amérique. En ce temps-là, les baisers étaient encore des morsures, les négligés perpétuellement diaphanes, les ongles laqués déchiraient nos chairs et les jarretelles tombaient au bon moment. Et pourtant il fallait se lever matin pour apercevoir un sein ou un cul à l'air, on bandait sur de l'impossible. C'était juste avant les collants et la pilule. Moulée dans sa robe de satin noir, la jambe galbée dans du nylon à couture, Dominique Wilms descendait de son tabouret en se déhanchant, et chacune de ses contorsions était comme une promesse de l'aube. Dehors, les ploucs se tapaient Robbe-Grillet et se voyaient déjà sociologues ou quelque chose comme ça. Nous, nous nous réjouissons dedans, dedans Dominique Wilms évidemment. Vous connaissez la suite.

Gérard Guégan

LES PLAISIRS DE L'ENFER

Quel était le secret de Lana Turner avec les hommes à l'écran comme dans la vie ? Ce n'était pas seulement qu'elle était une attirante blonde aux yeux bleus et au physique parfait. D'autres à Hollywood répondaient à cette description. Était-ce sa manière de marcher, tête en avant, poitrine en évidence, hanches ondulantes ? Ou était-ce sa voix douce et presque enfantine ? Ou bien sa manière de regarder chaque homme qu'elle rencontrait comme s'il était le dernier sur la terre ? Ou bien que, même s'il ne l'était pas, elle le choisissait de toute façon ? Les spectateurs de cinéma ainsi que ses amis dans la vie sentaient en Lana une générosité et une gentillesse, agrémentées par son fameux sex-appeal.

Lana Turner n'attendait jamais que l'homme

décide, c'est elle qui prenait l'initiative des opérations. Elle choisissait les hommes... et elle avait le choix. Bien que totalement féminine dans le sens traditionnel, Lana Turner était une star du cinéma à prendre la prérogative du mâle pour elle-même. Elle était moins l'esclave du sexe que son maître. (Cela n'empêcha pas, bien sûr, quelques mauvais choix). Même quand elle était très jeune, il était difficile de faire jouer à Lana des rôles de jeune fille sans défense, proie facile de l'homme sans scrupules : c'était l'anti-ingénue.

Elle aurait pu être une élégante comédienne, du genre de Carole Lombard. Elle en avait l'humour et la classe. Bien qu'elle fût une professionnelle, avec l'instinct de la caméra ancré en elle après quelques événements à sensation dans sa

privée, elle vit disparaître à jamais l'opportunité de devenir une actrice à part entière dans des films à la mesure de ses capacités. Ses rôles à l'écran vers le milieu des années 50 commencèrent à refléter les scandales de sa vie privée... On utilisa de plus en plus son pouvoir auprès du public pour véhiculer des films médiocres, elle devint la spécialiste du mélodrame au scénario très « roman-photo ». A partir du milieu des années cinquante, au moment où elle était vraiment une star établie, elle ne bénéficia jamais du bon film (bon scénario ou grand metteur en scène) dont elle aurait eu besoin pour faire oublier au public le roman-fleuve des scandales de sa vie privée dont chaque épisode révéla avec force détails et énormes manchettes était une

promotion pour son prochain ou dernier film, mais lui ôta la crédibilité nécessaire pour être considérée avec sérieux en tant qu'actrice.

Comme tout le monde Lana Turner partit de rien et devint très tôt une star (16-17 ans). Toujours présents à l'esprit de cette vedette précoce étaient les rêves d'une petite fille pauvre qui n'avait rien désiré d'autre avec plus d'ardeur que d'être une star de cinéma, ce qu'elle devint tout en oubliant qu'il fallait s'arrêter de rêver. Sa vie à Hollywood fut tout à fait en dehors de la réalité aussi bien de la vie comme à l'écran. Au fur et à mesure des années, les scandales exposés au grand jour dans les journaux allaient la forcer à devenir une personne réelle et adulte et non plus une image inconsistante de magazine.

Son père est retrouvé mort dans un terrain vague

Julia Jean Mildred Frances Turner eut une enfance à la Dickens. Elle était l'unique fille d'un joueur professionnel, Virgil Turner et de sa très jeune femme, Mildred. Lana Turner, alors Judy Turner, naquit dans une petite ville de mineurs, Wallace dans l'Idaho, le 8 février 1920. Virgil était une sorte de Clark Gable, un charmeur à la belle voix, un homme rude au cœur d'or ayant exercé de nombreux métiers (mineur,

joueur, bootlegger) : Il est au centre du premier drame de la vie de Lana. Un jour de 1930, aux environs de Noël, après une nuit passée à une table de jeu, non loin de San Francisco, Virgil Turner est assassiné. Son corps couvert de traces de coups fut retrouvé dans une banlieue mal famée de San Francisco, sa chaussette et sa chausseure gauche (où il était réputé cacher ses gains) manquant. Le crime ne fut jamais résolu.

Pendant ce temps la jeune Judy était en

nourrice chez une famille de Modesto, Californie. Le choc affectif causé par la mort de son père fut énorme pour elle. Il l'influença pour le reste de sa vie. Elle resta en pension chez la famille de Modesto jusqu'à ce que sa mère apprenne par hasard qu'elle était maltraitée. La petite fille n'était pas seulement obligée de faire tous les travaux de la maison, mais aussi elle était ba' ue et privée de toute modeste cadeau que sa mère lui

envoyait en économisant. (« J'étais une laveuse de vaisselle, une Cendrillon à bon marché avec aucun espoir sous forme de citrouille », dit Lana). Mildred Turner la retira de la garde de ses bourreaux adoptifs et décida de changer de paysage. Elle déménagea à Hollywood où elle trouva un emploi dans un salon de beauté. Judy (Lana) s'ennuyait à l'école et à chaque fois qu'elle le pouvait, elle traversait la rue pour s'offrir un coca au drugstore du coin.



A bordée par un producteur dans un drugstore: 'PETITE FILLE, ÇA TE PLAIRAIT D'ÊTRE DANS DES FILMS ?'

La légende dit qu'elle fut découverte sirotant un soda à la fraise au bar du drugstore, qu'un homme important dans le cinéma se dirigea vers elle et qu'il lui dit ces mots : « Petite fille, est-ce que ça te plairait d'être dans des films ? Je peux arranger ça ». La vraie histoire est différente, mais non moins intéressante : la petite fille n'aurait pas pu se payer un soda à la fraise, c'était trop cher pour elle. Cela ne se passait pas dans un drugstore, mais dans une confiserie-librairie où

elle aimait feuilleter les revues de ciné qu'elle n'aurait pu s'offrir.

En janvier 1936, elle fut engagée par Zeppo Marx, à l'époque grand agent artistique à Hollywood. Elle commença par un petit rôle dans la première version de « A star is born »* (« Une étoile est née »). Son second rôle, dans « They won't forget »* (titre prémonitoire : « Ils n'oublieront pas ») de Mervyn Le Roy, eut une répercussion importante pour le reste de sa carrière

"La Fille au Sweater" (The Sweater Girl) : un surnom légendaire dès son 2^e film ... et un crime sordide... c'est tout Lana Turner ...

Le grand moment du film pour Lana est lorsqu'on la voit sortir d'un drugstore où elle a bu un soda (tiens, tiens...) et qu'elle se dirige vers son école (encore une fois vies fictives et réelles sont mêlées) dans le bâtiment de laquelle elle va être violée et assassinée, hors écran. Sa manière de marcher, naturelle et ondulante, la rendit célèbre grâce à ce film. Le polo qu'elle portait la fit surnommer « The Sweater Girl » (la fille au sweater), un surnom qu'elle finit par haïr. C'est à l'occasion de ce film qu'elle devint « Lana », prénom qu'elle trouva elle-même selon la légende.

En 1938, elle passa de Warner Bros à la MGM dont elle devint une des pensionnaires les plus fidèles. Elle ne devait quitter la Metro que 18 ans plus tard, en 1956. A la MGM, elle fréquentait l'école pour jeunes stars de la maison en compagnie de Mickey Rooney et de Judy Garland. Lors du tournage de « Dancing Co-Ed »* (1939), elle rencontre son futur mari, le « bandleader » (chef d'orchestre) Artie Shaw (pas de jeux de mots malencontreux !). Elle l'épouse en 1940 et en divorce la même année quelques mois plus tard. Lana fut le prototype de la « playgirl » : entre son premier et deuxième mariage, elle serait sortie avec quelques 150 personnes du sexe opposé, fiancée à 5, et prête à en épouser 12 !

En 1941, après un rôle important dans « Siegfried Girl »*, elle quitte enfin la foule des jolies starlettes pour rejoindre les rangs plus clairsemés des stars. La même année, elle se retrouve au premier plan avec Clark Gable comme partenaire (« Honky Tonk »*).

Au moment de son film « Marriage is a private affair »* (Le mariage est une affaire privée (!)) en 1944, elle fait la une des journaux à cause de ses tumultueuses relations conjugales avec son second mari, Steve Crane (épousé en 1942). De ce mariage sera issue une fille, Cheryl, qui jouera ultérieurement un rôle important et dramatique dans la vie de Lana.

La guerre apporte sa moisson de films patriotiques. Puis en 1946 on la voit dans son plus célèbre film et un de ses meilleurs : « Le facteur sonne toujours deux fois »* aux côtés du méconnu John Garfield. Son rôle lui permettait d'user de son sex-appeal lié à une violence certaine et de donner libre cours à son penchant pour le traîqué. Pendant son film suivant, « Green Dolphin Street »*, Lana fait à nouveau la une des « newspapers » en faisant suspendre le tournage pour rendre visite à son amoureux du moment, Tyrone Power, qui se trouvait à Mexico et qu'elle n'épousa d'ailleurs pas. 1948 : troisième mariage avec le multimillionnaire Bob Topping. Sa carrière commençait à faiblir du côté du box-office avec cependant un sommet : « Les ensorcelés »* (1952) de Vincente Minnelli, une de ses plus remarquables interprétations. Puis elle se distrait avec un 4^{ème} mariage (en 1953). Heureux élu : un de



plus célèbres Tarzan de l'écran, Lex Barker, qu'elle épousa deux fois, une fois en août et une fois à Noël. Ce fut son plus long mariage : 4 ans (divorcé en 1957), pendant lequel elle quitta la MGM et tourne « Les plaisirs de l'enfer »* qui lui vaudra un grand succès commercial et une nomination à l'Oscar, donc la reconnaissance officielle au moment du scandale de sa vie.

A 37 ans, Lana se trouvait à nouveau libre de ses contrats, avec la MGM et avec son mari, Barker. Un beau jour de printemps 57, elle est contactée par un intéressant call-boy (déjà prisé par de nombreuses actives ; on a prononcé les noms de June Allyson et Zsa Zsa Gabor), gangster à ses moments perdus, Johnny Stompanato, alias Johnny Valentine. La « Mangeuse d'hom-

mes » alléchée par la belle voix du jeune homme au téléphone arrangea immédiatement un rendez-vous. Ainsi commença la fatale liaison qui fut passionnée pendant 15 mois. Le fait que Johnny eut des relations plus qu'étroites avec la pègre ne la gênait pas outre mesure.

Déjà avant l'épisode Johnny, les scandales de sa vie amoureuse avaient été nombreux : jetée au bas d'un escalier par un de ses époux, boxée en public par un autre, arrosée de champagne au « Ciro's » (haut-lieu de la vie nocturne hollywoodienne) par un troisième. Mais en tant que professionnelle du scandale, l'apogée de sa carrière fut sans doute le retentissement autour de la mort mystérieuse de son amant, Johnny Stompanato.

Durant une courte séparation de Johnny pour un tournage à Londres, ses lettres enflammées témoignaient du manque cruel de ce « mal exquis » causé par le Don Juan trop doué. Lana multipliait ses cadeaux à Stompanato, qui, de plus en plus sûr de son pouvoir, exigeait de Lana obéissance et argent. Le vendredi saint, 4 avril 1958, lors d'une scène un peu trop violente, Johnny injuriant Lana et jurant de se venger sur toute sa famille, Cheryl Crane, jeune fille légèrement désaxée de Lana, assistait au spectacle et, prenant peur des menaces un peu trop pressantes du sieur Stompanato, courut chercher un couteau de cuisine et s'empressa de l'enfoncer dans l'abdomen de Johnny. Il était mort lorsque les autorités arrivèrent.

Le témoignage de Lana pendant l'enquête : 'Le meilleur rôle dramatique de sa carrière... 'Je vis le sang... sa gorge faisait un bruit affreux...'

Lors de l'enquête, le témoignage de Lana Turner fut qualifié par les journaux de « triomphe dramatique de l'actrice surpassant tout ce qu'elle avait interprété en tant qu'actrice... » « la scène la plus dramatique de sa carrière ». Voilà ce que Lana disait, agrémentant sa déposition de larmes, gémissements et demi-évanouissements : « Tout se passa si vite que ne vis même pas le couteau dans la main de ma fille. Je crus qu'elle l'avait frappé d'un coup de poing à l'estomac. Mr Stompanato trébucha en avant, tourna sur lui-même et s'abattit sur le dos. Il râla, les mains serrées sur sa gorge. Je me précipitai sur lui et relevai son sweater. Je vis le sang... sa gorge faisait un bruit affreux... ». Malaise. Un huissier apporte un verre d'eau « ... il agonisait... » Au même moment (coïncidence ?), Lana Turner s'effondrait en larmes dans un tribunal sur tous les écrans d'Amérique dans le film « Les plaisirs de l'enfer »*, sorti au moment opportun. La suite ne fut pas si désastreuse que ça. Cheryl fut placée sous surveillance médicale et judiciaire tout en étant soutenue par sa mère.

avec laquelle elle est très unie de nos jours. Elle devint une business-woman responsable. Lana oublia vite le drame Stompanato et Johnny fut vite remplacé. Consécutivement au succès des « Plaisirs de l'enfer » elle obtint des contrats à gogo pour tourner des mélés dont elle devint la grande habituée. Sa carrière commençait à présenter de sérieux signes de faiblesse. Du point de vue personnel, une série de mauvais mariages : Fred May. Mariage en 1960, divorce en 1962 ; Robert P. Eaton. Mariage en 1967, divorce en 1969. Ronald Dante, un hypnotiste de music-hall, fut le septième et dernier en date. Ce fut le plus court mariage de Miss Turner depuis son premier (Artie Shaw) : il dura six mois en 1969.

Ronald Dante est victime d'une tentative d'assassinat à Hollywood. Des tueurs tira-t-on... Quelque temps plus tard, il essaya lui-même d'abattre un collègue hypnotiste quelque part en Arizona. On conclut à une défaillance des capacités mentales due à l'usage de drogues. Pour finir, il fut attaqué en justice par Lana pour une histoire de gros sous. La même année, Lana Tur-

ner, 49 ans, se trouva sans emploi, mais riche grâce à ses talents de femme d'affaires. Mais ce dont elle avait besoin avant tout, c'était de continuer à jouer. En 1971, elle effectua une rentrée remarquée et admirée au théâtre, à Broadway, dans une comédie « Forty Carats ». Ce fut un énorme succès et elle obtint un contrat lui assurant près de 200 000 dollars. Elle tourna deux films en 1973 et en 1976.

Quelques boyfriends de Lana Turner (parmi tant d'autres) : Howard Hughes - Victor Mature - Tony Martin - Robert Stack - Buddy Rich - Tommy Dorsey - Turhan Bey - Robert Hutton - Fernando Lamas - Tyrone Power, etc.

P.E. VINCENT

Quelques films de Lana Turner (parmi tant d'autres) :

A STAR IS BORN (Une étoile est née). United Artists. 1937. De William A. Wellman. Avec Fredric March, Janet Gaynor, Adolphe Menjou.

THEY WON'T FORGET. Warner Bros. 1937. De Mervyn Le Roy. Avec Claude Rains, Gloria Dickson.

ZIEGFELD GIRL. MGM. 1941. De Robert Z. Leonard. Avec James Stewart, Judy Garland, Hedy Lamarr.

THE POSTMAN ALWAYS RINGS TWICE (Le facteur sonne toujours deux fois). MGM. 1946. De Tay Garnett. Avec John Garfield, Cecil Kellaway.

THE BAD AND THE BEAUTIFUL (Les ensorcelés). MGM. 1952. De Vincente Minnelli. Avec Kirk Douglas, Dick Powell.

PAYTON PLACE (Les plaisirs de l'enfer). Twentieth Century Fox. 1957. De Mark Robson. Avec Hope Lange, Arthur Kennedy.

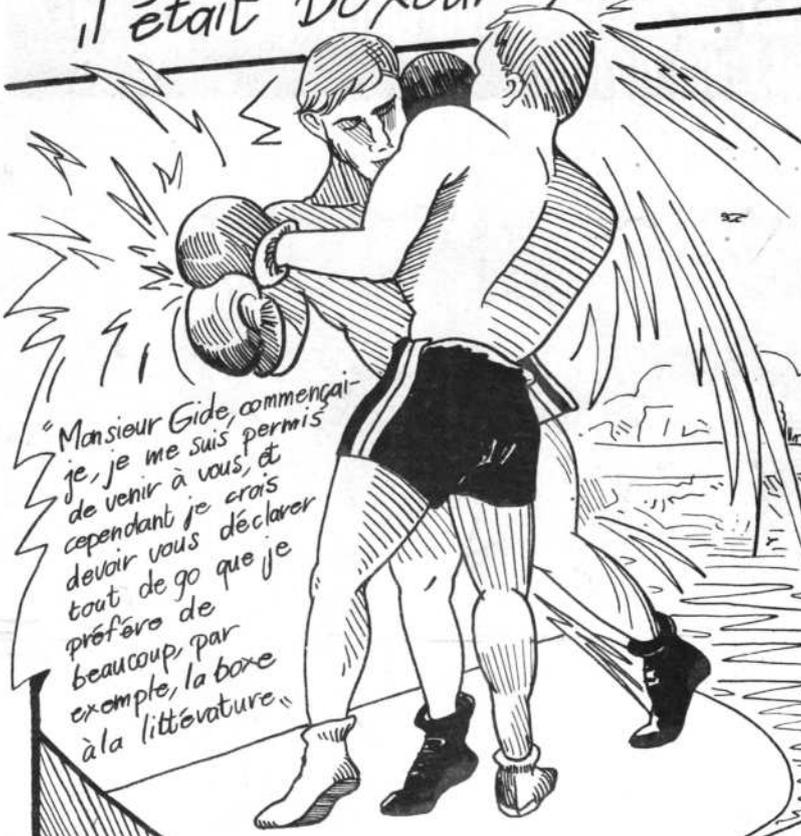
MADAME X. Universal. 1966. De David Lowell Rich. Avec John Forsythe, Constance Bennett.

BITTERSWEET LOVE. Zappala-Slott. 1976. De David Miller. Avec Celeste Holm, Robert Alda.

Une page pour :

Arthur Cravan; il était poète, (Mystérieux Sir A. Cravan, le poète aux cheveux les plus courts du monde...)

il était boxeur, il était cigare...



"Monsieur Gide, commençai-je, je me suis permis de venir à vous, et cependant je crois devoir vous déclarer tout de go que je préfère de beaucoup, par exemple, la boxe à la littérature."

il aimait les grands paquebots et les locomotives,



Voici son portrait imaginaire, arrivant à New-York pendant l'hiver 1916. "J'aurais honte de me laisser entraîner par l'Europe, qu'elle meure, je n'ai pas le temps."

CORPS - À - CORPS.

Pour le lire, pour en savoir plus : CRAVAN, VACHE, RIGAUD, trois suicidés de la société. Collection 10/18.

Je suis ce que je suis : le bébé d'une époque et aussi...

"J'avais 34 ans et j'étais Cigare. J'avais plié mes deux mètres dans l'auto où mes genoux avançaient deux mondes vitrés et j'apercevais sur les pavés qui répandaient les arcs-en-ciel les cartilages grenat croiser les biftecks verts..."

Puis, prêts à traverser la ville Dans la douceur des automobiles, Les poètes et les boxeurs, Ce soir quelle est ma méprise, Qu'avec tant de tristesse, Tout me semble beau ? L'argent qui est réel, La paix, les vastes entreprises, Les autobus et les tombeaux; Les champs, le sport, les maîtresses, Jusqu'à la vie inimitable des hôtels. Je voudrais être à Vienne et à Calcutta, Prendre tous les trains et tous les navires, Forniquer toutes les femmes et bâfrer tous les plats.

Déjà les cafés sont noirs
Il ne reste, Ô mes hystéries
Que les claires écuries
des urinoirs
Je ne puis plus rester dehors,
Voici ton lit; sois bête et dors.
Mais dernier des locataires,
Qui se gratte tristement les pieds
Et bien que tombant à moitié,
Si j'entendais sur la terre
Retentir les locomotives,
Que mes âmes pourtant
redeviendraient attentives!

Une nuit de 1919, il s'embarque dans le golfe du Mexique sur une petite barque. On n'entendra plus jamais parler de lui.



Bonus